

femme et philosophie

phi zéro
revue d'études philosophiques

g. boucher-awissi, divagations-errances

d. brière, idéalisme et matérialisme

m. caron, problématique de la femme comme être humain
au sein du système des valeurs économiques

c. gohier, du discours philosophique et de quelques
indices pour reconnaître une écriture typiquement féminine

a. murphy, marxisme et condition féminine

j.-b. roumanes, celle qu'on n'a jamais fini d'interroger

j. simard, la belle au bois parlant

c. saint-jarre, bibliographies

c. saint-jarre, un destin pas si funeste que ça...

phi zéro

revue d'études philosophiques

LA PUBLICATION DE CE NUMÉRO A ÉTÉ RENDUE
POSSIBLE GRÂCE A LA COLLABORATION DE:

Nicole Godin, Pierre-Yves Barbier, Sylvain Bournival,

ET DE:

Geneviève Boucher-Awissi, Chantal Saint-Jarre, Danielle Marenger.

CONCEPTION ET RÉALISATION DES MAQUETTES: Pierre Cloutier.

PHI-ZÉRO est indexée dans le Répertoire analytique des articles
de revue (RADAR).

Dépôt légal - Bibliothèque Nationale du Québec

ISSN 0318-4412

phi zéro

La revue **phi zéro** s'adresse à tous
et en particulier aux étudiants de philosophie du Québec.
Publiée sous la direction du Service de Documentation du
Département de Philosophie de l'Université de Montréal,
elle paraît trois fois par année.

Les textes dactylographiés devront être adressés à la revue

phi zéro

a/s Service de Documentation,
Département de Philosophie,
Université de Montréal,
C.P. 6128, Succ. "A",
Montréal, Qué.
H3C 3J7

Christiane Gohier,	Du discours philosophique et de quelques indices pour reconnaître une écriture typiquement féminine.	9
Jocelyne Simard,	La Belle au bois parlant.	21
Chantal Saint-Jarre,	Un destin pas si funeste que ça.	33
Diane Brière,	Idéalisme et Matérialisme ou: l'envers d'un même décor.	47
Alan Murphy,	Marxisme et condition féminine.	77
Geneviève Boucher-Awissi,	Divagations-Errances... à propos du féminisme et de la production/reproduction.	99
Michèle Caron,	Problématique de la femme comme être humain au sein du système des valeurs économiques.	109
Jacques-Bernard Roumanes,	Celle qu'on n'a jamais fini d'interroger...	131
<hr/> CHRONIQUES:		
Bernard La Rivière,	Mouvement masculin contre le sexisme.	139
Pierre Bertrand	COLLOQUE: "Comment être révolutionnaire aujourd'hui?"	143
Chantal Saint-Jarre,	Bibliographies concernant la problématique Femme/Philosophie	149

sommaire

avant-propos

AVANT-PROPOS.

Ce numéro spécial de Phi Zéro s'ouvre, avec l'article de Christiane Gohier, sur une mise en question de l'institution philosophique à laquelle est liée une interrogation sur la place qu'y tiennent les femmes et sur la possibilité d'un discours féminin spécifique.

A cela répondent, d'une part, l'article de Jocelyne Simard qui fait état du malaise d'une femme en philosophie où elle ne peut ni s'écrire ni se dire, d'autre part celui de Chantal St-Jarre qui affirme, dans le déploiement de son texte, la différence et la spécificité du Féminin s'inscrivant dans le corps du langage et dans le langage du corps, malgré les refus, les fins de non-recevoir, les lapsus du Masculin.

Cette dénégation, ces refus, ce refoulement du Féminin par la philosophie occidentale, Diane Brière les dénonce jusque dans les replis du matérialisme pré-marxiste et marxiste.

Et pourtant, d'après Alan Murphy, Marx, Engels et Lénine sont les premiers à s'être préoccupés systématiquement des problèmes de la condition féminine et à avoir tenté d'y remédier grâce au cadre théorique d'analyse produit par le matérialisme historique.

Mais ce cadre théorique centré sur la production laisse peu de place au problème de la reproduction où se débattent les femmes et auquel s'attarde Geneviève Boucher-Awissi, dans ses divagations-errances, pour en montrer l'importance et l'occultation, (l'importance occultée et l'occultation importante).

Importance que soulève Michèle Caron en montrant comment le rôle des femmes dans la reproduction intervient dans le système des valeurs économiques.

Enfin, Jacques-Bernard Roumanes, inspiré par la Joconde de Léonard de Vinci, termine poétiquement le numéro sur *celle qu'on n'a jamais fini d'interroger*.

*
* * *

du discours
philosophique et
de quelques indices
pour reconnaître
une écriture
typiquement féminine

On ne peut pas parler du rapport femme/philosophie sans d'abord faire le point sur la pratique philosophique telle qu'elle se vit, maintenant, à la fin d'un XXe siècle tremblant sur ses assises, apeuré à l'idée d'accoucher d'un XXIe siècle monstrueux (1). La philosophie, enfant de son siècle, n'échappe pas à cette remise en question de ses fondements.

Soit comme première assise: La pratique institutionnelle de la philosophie, la plus importante puisque *de facto* la seule véritable.

Qu'en dire ? Sinon répéter le paradoxe de l'institution qui, pour survivre, étouffe l'instance même qui la fait vivre: ici, la philosophie. Cercle vicieux concourant à la mort de l'un et de l'autre.

Comment cela se vérifie-t-il dans la pratique

institutionnelle de la philosophie? La réponse semble évidente: par le discours qu'elle permet. Et ce discours est celui de la répétition. Au nom de la Sacro-Sainte Tradition philosophique que l'on se doit de respecter, on empêche toute déviance créatrice, toute innovation, tant au niveau de la rhétorique utilisée que de l'objet du discours. Cela se vérifie par l'académisme désuet pratiqué dans les salles de cours tant au niveau des méthodes et du type d'enseignement que du travail exigé de la part des étudiants: stéréotypie de la production.

Production ou reproduction ? Comme diraient Bourdieu et Passeron...

Cela se vérifie plus particulièrement au niveau des 2ème et 3ème cycles quand on prend conscience des critères (réels) utilisés pour la sélection des mémoires de maîtrise et des thèses de doctorat. A ce niveau, où, en principe, la production doit être - en partie - novatrice, on est étonné de constater à quel point au contraire on exige de la part des étudiants un conformisme sans compromis face aux normes édictées par la trop lourde Tradition académique (2) .

Résultat ? Formation d'exégètes, si possible d'épigones qui retravailleront un champ philosophique déjà surexploité. Eculé.

Conséquence ? La philosophie aujourd'hui souffre de bégaiement, ou de "répétitive aiguë". Elle qui est censée poser les questions, ne fait que répéter les réponses. Peut-être est-ce pour être au diapason, à la mode ? Elle y réussit: elle est en train d'inventer le "prêt-à-parler" (3).

La deuxième assise, soutien théorique de la précédente: le cadre théorique ou méthodologique.

A ce sujet, une simple métaphore servira à illustrer mon propos; celle de "grille d'analyse": exégétique, herméneutique ? ou... hermétique, comme le suggère l'image de la grille.

Ouverture, lecture, mais déjà close dans l'enceinte qu'elle s'est choisie. En fait, là n'est pas le problème. Il y a méthode et objet du discours. Le problème est le problème d'enfermement (comme dirait Foucault) derrière la grille... d'analyse.

La grille doit être méthode, instrument d'analyse. Elle ne doit pas se clore sur elle-même. Elle ne doit pas indiquer la voie d'un sens unique.

La grille d'analyse devrait être une grille-gigogne ouvrant sur une autre grille, ouvrant sur une autre grille...

La seule façon de ne pas vieillir, c'est de dépasser l'âge de ses préjugés.

La philosophie, celle de maintenant, a un discours de plus de 2,000 ans à assimiler pour mieux le transgresser. Elle doit se transgresser elle-même (4) : ses propres lois, son propre discours, si elle ne veut pas mourir.

Pour ce faire, elle doit non seulement continuellement se réinventer, mais aussi composer avec les autres sciences: c'est ce qu'on appelle couramment l'interdisciplinarité.

Par exemple, il me semble absurde qu'on continue à parler Métaphysique après les enseignements de l'anthropologie et de l'ethnologie.

Parlant métaphysique, on en arrive à la troisième assise, éthique si l'on veut: La volonté de pouvoir de la philosophie. Volonté de pouvoir par son Savoir. Rêve d'hégémonie.

Vieux rêve métaphysique s'il en est un : transcender, chapeauter toutes les autres sciences. Rêve du passé ? Abolie depuis longtemps la métaphysique me dira-t-on? Que non... Elle a seulement pris figure nouvelle. Son dernier visage, son dernier langage: la Formalisation. C'est le dernier cri. Le dernier mot plutôt. Et le dernier mot fait forcément partie du vocabulaire de la Métaphysique.

La logique formelle a ouvert la voie, donnant naissance à des systèmes logiques hypothético-déductifs, n'ayant plus aucun rapport avec le signifié, ayant leurs propres règles de validité concernant seulement la cohérence interne du système.

D'où l'attrait qu'exerce de plus en plus la logique formelle; inattaquable dans son château fort clos (comme dirait Lacan), ne pouvant plus être confrontée à la réalité sociale ou même épistémologique, car elle est son propre paradigme. Paradigme parallèle, pourrait-on dire.

Il s'agit bien là d'un relent du vieux rêve métaphysique: systématiser au-delà de la physique. Bien plus ici: au-delà du signifié, dans un système auto-signifiant. De la méta-physique, on passe au méta-langage, mais au sens littéral du terme (5) .

Forts de cette nouvelle approche discursive, les philosophes se donnent aujourd'hui la main pour tenter de formaliser leur propre discours - épistémologique. Comme si en transposant le discours dans un langage formel on en garantissait la validité ou tout au moins la vérifiabilité. La cohérence interne, peut-être, et encore... mais on ne dit rien de plus sur l'objet du discours et on ne dit rien de plus sur la pertinence du discours face à cet objet, non plus.

Et puis, pour augmenter la crédibilité du discours... pourquoi pas quelques petites importations linguistiques des sciences exactes: glissons dans le texte quelque "principe d'incertitude", quelque "entropie" métaphorisés bien sûr, mais tout de même, cela "scientifise" le discours !

Mais pour mieux dire ou pour mieux couvrir sa vacuité ?

Alors, Comment dire ? Comment dire surtout si l'on est québécois et femme de surcroît (6), puisqu'il doit être question ici de la femme et de la philosophie.

La philosophie n'a plus le choix; elle doit tenir le discours de l'épistémologie si elle ne veut pas rester lettre morte. Pour éviter le piège métaphysique, il faut tenir le discours sur le discours (le méta-langage cette fois-ci comme dirait Yvon Gauthier). La philosophie comme pair plutôt que père des autres discours.

La philosophie gagnerait donc sûrement à travailler avec ses pairs, à ne pas se couper de leur réalité épistémologique et de la réalité sociale.

Quelle sera sa langue ? La nôtre, évidemment.

Une langue d'emprunt (encore le thème de l'importation!)(7) a forcément l'air emprunté (...un peu pauvre me direz-vous, mais puisque nous sommes dans les truismes...). Pourquoi ne pas respecter la spécificité de la nôtre (comme si nous pouvions en "parler" vraiment une autre).

Sans tomber dans un ethnocentrisme borné, on peut quand même enfin songer à exploiter un langage qui s'inscrit dans un territoire (comme dirait Robert Hébert). Toute tentative de parler un langage qui n'est pas le nôtre est littéralement utopique (c'est un non-lieu...).

Quant au problème du discours féminin face à la philosophie, il m'apparaît être un faux-problème ou plutôt une question qui est mal posée.

Comment, en effet, parler d'un discours "féminin" ? On peut certes parler des conditions socio-historiques qui ont permis une division sociale des genres se reflétant dans la production littéraire. On peut faire le point là-dessus. La littérature foisonne actuellement d'écrits - le plus souvent signés par des femmes - qui retracent l'histoire et les conséquences d'une telle division sociale des sexes.

Mais après ? Mais maintenant ?

Que peut-on dire d'un discours qui serait féminin ? Fonder sa spécificité sur la différence biologique ? Comment ? On retomberait dans le vieux piège ontologique de la nature essentielle. Comment de toute façon établir et fonder une telle différence hors de tout contexte socio-historique. Impossible: l'ontologie et la métaphysique en sont mortes !

Qui plus est, ce serait rétablir le rapport de force qu'on vient de dénoncer (même si c'était à l'inverse). Si je rétablis une différence de nature entre le discours du féminin et le discours du masculin, quel sera le discours commun, le méta-discours ? S'instaurerait alors une lutte pour le discours du pouvoir, dans un rapport de force et tout recommencerait.

Peut-être vaut-il mieux penser l'être humain dans ses caractéristiques "classiquement" dites féminines et masculines (anima et animus en termes bachelardiens) et "repenser" l'Homme. Il faudrait établir une dialectique plutôt qu'une dichotomie des genres. La philosophie pourrait peut-être prendre la figure de la Mère comme Ecoute et du Père comme discours et réapprendre à parler ?

Vieux mythe de l'androgynie me dira-t-on.

Peut-être, mais celui-là, à tout le moins, concourt à l'unité (8).

*

* *

Lou Andréas Baloné
alias Christiane Gohier
 Département de Philosophie
 Université de Montréal

NOTES:

- (1) Le lecteur peut déjà constater ici la présence d'un des indices les plus révélateurs d'une écriture féminine: le thème de l'accouchement...
- (2) Qu'il me soit permis, à ce propos de rendre hommage à la ténacité d'un étudiant comme Alain Chevrette qui, en 1974, après maints déboires, réussissait à faire accepter un projet de mémoire de maîtrise sur Henri Miller "philosophe" américain. Ce dossier a d'ailleurs été rendu public dans le Vol. 2 #3 de Phi Zéro (mars 1974).
- (3) Deuxième indice d'une écriture féminine: le thème de la mode. Preuve: Est-ce qu'un homme parlerait de mode ? Donc...
- (4) Pour ceux qui souffriraient de tics philosophiques incurables, je tiens à souligner que je parle ici de transgression et non de transcendance.
- (5) Cette note est pour constructivistes susceptibles seulement: Méta-langage n'est donc pas employé ici au sens d'épistémologie, mais au sens littéral de : au-delà du langage (langage auto-référent, auto-signifiant).
- (6) Je conseille à ceux qui sont noirs en plus d'aller porter plainte aux Nations-Unies.
- (7) Encore le thème de l'importation... Sans doute pourra-t-on en déduire, si l'on fait l'exégèse de ce texte, que

l'importation est un thème typique de l'écriture féminine.

- (8) Encore une fois et pour clore sur la spécificité du discours féminin: à remarquer les thèmes du père, de la mère et de l'unité: c'est connu, les femmes aiment la famille et détestent la guerre!
J'espère avoir aidé par ce court texte à poser les premiers jalons qui permettront d'identifier les critères qui serviront éventuellement à établir une typologie de l'écriture féminine... pour la postérité (évidemment !).

la belle
au bois parlant

N.B.: (Ce texte a été présenté en guise d'exposé en avril dernier lors d'un cours de philosophie regroupant une dizaine de personnes environ (en majorité, des femmes). Quelques modifications y ont été faites. Je le publie, à la demande de Nicole Godin et de Geneviève Boucher-Awissi.)

Lorsque je suis arrivée en philosophie, il y a quatre ans, je me suis retrouvée dans un monde qui ne m'était guère familier.

Dans les salles de cours, il me semblait que les hommes intervenaient plus souvent et avec plus d'assurance que les femmes - sans pour autant en arriver à mieux se faire comprendre. Ceux qui "osaient" prendre la parole me donnaient l'impression d'avoir appris à maîtriser un type de discours. Comme tout le monde (ou à peu près) j'ai lu les Méditations de Descartes, quelques extraits de la Critique de la Raison Pure, quelques chapitres du Capital et surtout, j'ai noté minutieusement ce que les professeurs disaient (quand la chose était possible évidemment). J'aurais dû me sentir prête pour la haute voltige. Pouvoir sauter d'un auteur à un autre, d'une époque à une autre, d'un concept à un autre. Mais j'avais le vertige.

Le monde des idées, c'est comme celui de la

mode: il faut avoir du style, savoir marcher haut et laisser aux hommes le soin de décider de la hauteur de nos talons.

Est-ce la peur de perdre équilibre en soi qui nous incite ainsi à prendre pied dans la tête des autres, dans la tête des hommes ?

J'ai toujours eu l'impression qu'il y avait un problème de "langage" qui affectait plus particulièrement les femmes. C'est un malaise que je ressentais *moi* car je trouvais que nos discours philosophiques rejoignaient trop vite "l'universel", "l'objectivité", la "règle générale" et que ce faisant, ils me marchaient carrément sur les pieds, les pieds de ma "singularité", de ma "subjectivité".

Discourir à la manière des philosophes, c'était revêtir un vêtement haute-couture, trop grand, trop bien coupé, trop stylisé, qui m'empêchait, empêchait mon corps de bouger. Bref, un langage étouffant.

Plus d'une fois, en suivant le cours d'une discussion, je me suis retrouvée en terrain flou, vaporeux, circulant dans les méandres d'un langage à la poursuite d'une vérité qu'il suffisait de penser.

Plus d'une fois, j'eus l'impression que nous terminions nos discussions en refermant la main sur une poignée de vent.

Je me suis toujours réfugiée dans ma mémoire comme on monte se réfugier au grenier, fouillant parmi mes souvenirs, mes expériences, pour y trouver des morceaux de réalité qui pouvaient m'aider à imaginer tous ces concepts qu'il me fallait non seulement comprendre de l'extérieur mais aussi

habiter de l'intérieur. Je n'étais satisfaite que lorsque je pouvais parler, à ma manière, de l'angoisse ou du néant, parce que convaincue de les avoir déjà rencontrés quelque part.

Je me souviens, comme si c'était hier, du choc au coeur ressenti, lorsque pour la première fois j'entendis le mot *amour*. Ça m'avait fait du bien d'entendre prononcer le mot *amour* par une voix d'homme, une voix de professeur. C'était comme si, enfin, il se retrouvait dans le même monde que le mien. Pour toutes les fois où nous sommes restées silencieuses, pour toutes les fois où nous les avons écoutés parler de tant de choses et d'autres, combien de fois avons-nous osé leur parler du monde et de la vie à partir de la place que nous occupons. Combien de fois avons-nous osé parler de l'amour, cette valeur en laquelle nous sommes ancrées comme en l'absolu et en laquelle nous faisons - ENCORE! - tant de naufrages? Quand donc oserons-nous pleurer au grand jour? Quand donc oserons-nous perdre "leur" face en échange de nos visages sans fard, sans ombre à paupières. Sans nous excuser. Sans nous esquiver.

Au printemps dernier, j'ai assisté à une conférence sur la "femme en philosophie" (organisée à l'occasion du Colloque de la Jeune Philosophie), et j'ai remarqué que ce sont surtout des hommes qui sont intervenus sur cette question. On a beaucoup parlé d'une volonté de "prendre la parole", de "réinventer le langage". Des expressions comme "parole du corps", "nouvelle sensibilité" restent imprécises, comme si nous en étions restées au niveau du "dire" sans passer par le "faire".

Tout se passe comme si nos paroles, nos sensibilités n'avaient d'autre possibilité d'exister qu'en poussant à l'ombre des pères, des maîtres et des gardiens d'une discipline qui a nom Philosophie, discipline soigneusement structurée et protégée par tout le bastion institutionnel, diffusée

et reprise par un type de discours, celui de l'ordre établi (1).

Nos paroles, parfois incertaines, encore timides, ont à se faire entendre à l'intérieur et malgré les contraintes que cette discipline exerce en contrôlant nos discours. Exclusion. Pouvoir. Ceci est philosophique. Ceci ne l'est pas.

Faut-il s'étonner, s'impatienter, si nos paroles s'obstinent à prolonger la trace de nos mères, de nos grands-mères ? Femmes-dévouement, femmes don-de-soi, femmes-ménagères, vous grondez en moi et me forcez à parler d'elles. Moi, l'étudiante en philosophie. Moi l'intellectuelle qui retrouve son tablier le soir en rentrant. Moi qui n'arrive jamais à oublier le souper que je dois préparer.

Comment pourrais-je mettre de côté toute cette emprise du quotidien sur nous, toute cette emprise de la nature/culture sur nos corps. C'est à partir de cette emprise, à partir d'elle seulement, que je m'accorde le temps de philosopher.

Quelle place occupe le corps, l'émotion, le sentiment, dans nos discours et dans nos exposés ? Bien sûr, on m'a dit qu'il s'agissait d'une fausse question puisqu'elle est là cette place et qu'il n'y a pas à la chercher. On m'a dit: "la sensibilité, l'émotion, le sentiment sont toujours là, il n'y a pas à s'en soucier". Eh bien moi, je veux qu'on en parle. Je veux "sentir" la place du corps entre la pensée et la parole. Qu'est-ce donc que philosopher si ce n'est pas "penser, raisonner sur des questions, des problèmes" (dixit le Petit Robert) à partir justement de la place du corps dans l'existence, et face à la mort. Et ceux qui croient qu'en parlant du corps j'oublie l'âme n'ont rien compris.

Quand donc oserons-nous reprendre à notre compte, en notre nom, les thèmes de nos exposés ? N'avons-nous donc rien d'autre à dire que de parler des lectures que nous avons faites ? Quand donc cesserons-nous de jouer aux enfants d'école qui font de beaux devoirs pour la petite étoile bleue, rouge ou or sur le coin gauche du cahier ?

Pour qui parlons-nous ? Pourquoi ?
 Pour être évaluées ? Pour faire comme les autres ?
 Parce qu'il le faut ?

Quelle importance accordons-nous à la réalité du discours, de l'exposé ? A sa m a t é r i a l i t é ?

Prendre la parole, parler, discourir; c'est un EVENEMENT !

On ne commence pas à parler parce qu'on croit réinventer le langage.

On se décide à parler parce qu'on existe et pour exister. Non pas parce qu'on croit avoir quelque chose de nouveau à dire. Faire entendre le son de sa voix, c'est déjà énorme. Il n'y a pas deux voix qui se ressemblent. Cela me fascine. Pas deux visages qui ont la même expression en parlant. Chaque fois c'est quelque chose de neuf, même si les mots sont usés.

Je refuse d'enfermer ma parole dans un style. De m'enfermer dans une définition. Il faut que nos paroles nous servent à devenir à voix haute ce que nous sommes tout bas. J'assume ma parole même si - et parce que - c'est une parole pléine de trous et de contradictions. Une parole qui

tantôt soupire et qui rit,

Je voudrais que chacune puisse se regarder, se mirer, se trouver belle ou laide (ça dépend des jours) dans le miroir de sa voix. C'est important, je pense, que les femmes en philosophie osent se raconter, osent dire leurs malaises. Et ce, pour empêcher qu'on fasse de la question des femmes une sorte de sauce béchamelle, sauce qu'on apprête à la dernière minute et qu'on sert avec tous les plats, dans toutes les discussions, mais sans jamais oser l'approfondir. Approfondir ce qu'il y a de possible et d'utopique dans nos paroles. Approfondir ce qui se cache derrière notre insatisfaction.

Pourquoi m'écoutez-vous ? Est-ce pour capter le sens de mes paroles, y consentir ou les rejeter, me dire si je suis dans le vrai ou dans l'erreur ? Il y a mille sens possibles. Vous n'avez qu'à capter au vol celui que vous préférez.

Je parle pour témoigner de ce que je ressens. Malaise de bonne femme en philosophie. Parler malgré les limites, les seuils, les interdits qui entourent le discours philosophique. Parler malgré la crainte qui se cache derrière notre vénération du discours de l'autre. Crainte de voir surgir nos discours, de les voir bondir avec tout ce qu'ils renferment de violent, de décousu, de désordonné, de spontané. De cela même que nous taisons toujours parce que ça ne se dit pas. Ça ne se fait pas (1).

En tant que femme, c'est de l'intérieur même de cette crainte que je parle. Crainte de ce qui est admis, requis, toléré, exigé, demandé. J'ose... parce que parler est un risque. Un plongeon. Nul ne peut faire un exposé sans s'exposer ou alors parler est une simple convention. Une contrainte.

Je parle parce que c'est le seul moyen que j'ai d'entendre ma voix. Avec le son qu'elle a. Je parle pour m'entendre et me comprendre. En parlant, c'est le bourdonnement de la parole - la parole comme bourdonnement - que je découvre, en même temps que vous m'entendez.

Je vous renvoie aux conditions extérieures qui ont fait surgir ma parole: ce cours, cette salle, ce que nous faisons ici, ensemble, ce matin.

Je vous renvoie à la relation que nous vivons, ici et maintenant. A cette réalité sociale qui se vit entre nous.

Sommes-nous dans un autobus ou dans une salle de cours ? Il y a des jours où j'aurais hésité à répondre.

Un professeur disait: "La réalité sociale, c'est quelque chose de dynamique",

C'est ce dynamisme qui devrait alimenter nos paroles. C'est à l'intensité de notre désir d'être ensemble que tient notre relation. Nos paroles sont-elles vivantes ou mortes ?

Sommes-nous satisfaites de nos prises de paroles ? Comment vous sentez-vous après un exposé ?

Pour moi, parler c'est agir. Je sens que je dois parler pour faire quelque chose. Je parle pour communiquer de la vie. Pour vous toucher. Parce que je supporte mal ce mur d'indifférence entre nous. Je rêve d'occuper

toutes les places en même temps.

Je pense tout à coup à cet individu qui est intervenu à la conférence sur "la femme en philosophie". Il s'est levé pour dire aux femmes: "Allez-y, dites-le donc ce que vous avez de si original à dire. Arrêtez de nous casser les oreilles et faites-la avancer l'humanité si vous en êtes capables".

Faire avancer l'humanité. Sauver l'humanité. Ce sont des paroles d'hommes. Je ne suis pas Prométhée. Tout ce que je sais c'est que je l'ai toujours portée dans mon ventre l'humanité ! Tout ce que je veux, c'est la garder vivante en moi.

*

* *

Je parle pour venir au monde
 Pour toutes les fois où je ne suis pas née
 Je n'aime ni le verbe être ni le verbe penser
 Dans les deux cas je me retrouve seule d'un
 côté
 jE... et rien ne se passe, rien ne se crée
 jE... et tout s'arrête là
 Devant ce grand E vide
 Pour m'envoler, je m'accroche à l'apostrophe
 de l'existence
J'existe sur les ailes de l'unité retrouvée
 Anne ma soeur Anne
 Réveille la Belle qui dort
 Pour qu'elle entende la voix d'Alice
 Au pays des mots d'or
 Et ce n'est pas un conte de fées.

*

* *

Jocelyne Simard
 étudiante (M.A.)
 Université de Montréal

NOTE

- (1) Cf. L'Ordre du discours de Michel Foucault, Gallimard, 1977.

un destin pas si
funeste que ça...

Le texte qui suit a été lu au récent congrès de l'ACFAS, section Philosophie, qui s'est tenu à Québec les 14, 15 et 16 mai 1980. Il a été commandé pour un atelier qui s'intitulait "La théorie et le féminin". Deux autres femmes en faisaient également partie: Monique Caverani-Grenier (philosophie, cégep du Vieux-Montréal) parlait de la place des femmes dans le discours de la philosophie, alors que Andrée Delorme (philosophie, cégep Lionel-Groulx) traçait l'histoire des femmes au Québec en insistant sur leurs luttes et leurs acquis.

Un destin pas si funeste que ça est une manière de théorie-fiction. Au travers des voix théâtrales de femmes mythologiques bien connues pour leur rapport à une réalité historique et politique abjecte (hors-mise la neuve Refente), un dire se déploie qui donne à voir-entendre la (non-)place des femmes dans toutes les formes du symbolique, cela depuis au moins l'antiquité grecque.

Je (ne) suis (pas) écrivaine de théâtre, (ni) comédienne, (ni) metteuse en scène. Et/ni. Et/ni. C'est par un travail -en coulisse- du texte philosophique et littéraire qu'une certitude féministe m'advient et m'autorise à soutenir avec douceur et fermeté, que le féminin hante de définitions, mais aussi d'indéfinissable, tous les réseaux constitués du savoir et des pratiques sociales. Pourtant, celles-là dont on annule encore la parole réjouissante quand ce n'est pas le prénom (1), ont commencé de se lever désirantes, d'habiter le filet de lune qui séjourne leur obscurité. Elles rêvent d'une trace d'autre à l'histoire, elles naissent d'un rêve énigmatique à la page. De l'émotion d'amour en mémoire de nous, ma mère et moi. Puisque d'elles, survivent les nuages, les seiches et les sternes.

A l'échappée de l'être (2), ce que j'ai de plus chair métaphore pour disséminer d'art et d'envol une Refente, vaste et vague. Elle ne s'est d'où elle vient, Déses....ment ailleurs. *Wo es war, soll ich werden.*

UN DESTIN PAS SI FUNESTE
QUE CA

Ce 14 mai à Québec, en l'université Laval, je dispose d'environ vingt minutes pour ici pauser ma voix et tenter, à quelques jours du référendum, de faire nom, à ma façon. En proximité, en différence aussi, des voix d'Andrée et de Monique qui m'accompagnent, que j'accompagne. Et pour des narrataires que je souhaite accueillantes, accueillants.

VOIX DE IPHIGENIE DANS LES BRAS DE SA MERE
CLYTEMNESTRE, JUSTE AVANT D'ETRE SACRIFIEE PAR SON PERE,
A LA LOI D'ETAT-

"La théorie et le féminin", disions-nous, ou plutôt a-t-on dit, car le titre de cet atelier était là avant nous, sans autre espace pour l'imaginaire que les vingt lettres qui le constituent. Sans définition préalable donc, mais au fonctionnement duquel une supposition

(de savoir ?) se tient, puisque c'est à des femmes qu'on a demandé d'en ouvrir les paradigmes, et que nous y sommes à-corps-dé(e)s de notre côté, de n'y pas solliciter une parole d'homme. Une division du travail, une différences des sexes là est inscrite, d'emblée s'inscrit: efficace structurant d'une sur-détermination. Il reste que pauser ici nos voix, constitue un geste poétique, réveille d'une répétitive mélodie l'anesthésie symbolique trop connue des femmes, si bien légitimée dans les institutions, d'arguments comme: "ah! c'est dans leur nature!" ou "bof! c'est le destin anatomique!" ou "tant mieux, comme ça elles ne volent pas nos places!"

C'était la première remarque de Iphigénie à sa mère sur la loi d'Etat. Quant à "la deuxième", remarque qui prête son chiffre à celle aussi qui désigne toujours-déjà l'identité féminine, Iphigénie énonce une thèse: Toutes les disciplines qui s'exercent à la pratique du langage, du chiffre et de la lettre, qu'il s'agisse des arts, des sciences humaines ou des sciences exactes, se sont constituées et se sont maintenues, jusqu'en 1970 environ, en l'absence des femmes. Interdites de paroles, éconduites à l'économie domestique privée et/ou aux multiples réseaux du socius qui (se) l'adjoignent en tant que partie servile. C'est dire que l'histoire des langages est marquée masculin, frappée de barre quant à "l'autre" versant du (des) sens. Celui par exemple du corps des mots, des corps du mot (lire à cet effet les pages 8,9).

L'un des corollaires de cette thèse, précise-t-elle, c'est que si les femmes sont muettes, si les femmes sont exclues des lieux du savoir et des pouvoirs, elles sont PARLEES, depuis le seul regard-intrusion masculin. Les exemples fourmillent: qui de la théologie, de l'anthropologie, de la psychanalyse, de la sexologie, de la philosophie, etc., n'a pas produit son petit topo de ce qu'il en sait, en pense, en imagine lui, théologien, juriste, psychologue, écrivain, etc., de la femme, son identité, sa sexualité, ses

rôles, ses fonctions, ses (non-)droits. Écoutons fort à propos ces quelques lignes pêchées dans le Fénelon De l'éducation des filles, texte qui date de 1689, mais étonnamment contemporain en matière de discours clos et totalisant:

"Il est vrai qu'il faut craindre de faire des savantes ridicules. Les femmes ont d'ordinaire l'esprit encore plus faible et plus curieux que les hommes; aussi n'est-il point à propos de les engager dans des études dont elles pourraient s'entêter: elles ne doivent ni gouverner l'Etat, ni faire la guerre, ni entrer dans le ministère des choses sacrées; ainsi, elles peuvent se passer de certaines connaissances étendues qui appartiennent à la politique, à l'art militaire, à la jurisprudence, à la philosophie et à la théologie. La plupart même des arts mécaniques ne leur conviennent pas: elles sont faites pour des exercices modérés. Leur corps, aussi bien que leur esprit, est moins fort et moins robuste que celui des hommes. En revanche, la nature leur a donné en partage l'industrie, la propreté et l'économie, pour les occuper tranquillement dans leurs maisons,"

VOIX DE PENELOPE QUI A SON VOYAGE D'ATTENDRE ULYSSE, EN TISSANT SES LEVRES, COMME "YVETTE" SA BELLE-SOEUR QUEBECOISE OU COMME CORDELIA SA GRAND-MERE DE GRANDE-BRETAGNE

De ce dire de Iphigénie, une position, bien que mobile, dérive: être féministe quant à moi. Pénélope, signifie désormais la (prise de) conscience, interminable, de ce fonctionnement subtilement sexué du symbolique: le si-

lence des femmes, l'absence des femmes et la situation de fait, qu'elles n'ont pas codifié, elles, d'un savoir par trop univoque, l'identité et la sexualité masculines (que les oreilles tordues ne (me) projettent pas là, foi de Pénélope!, un phallocratisme s'inversant). Cela signifie que c'est à entendre et à faire entendre désormais -depuis non plus un REGARD ou UN regard- mais depuis une autre tympan cette absence. C'est à lutter contre cet archaïsme social et culturel, eh oui, que mon travail d'enseignante et d'intellectuelle s'anime. Cela signifie que dorénavant toute pratique de la lettre fait jour de cette brèche, dans l'entre qui rend au même son miroir solitaire.

Car, elle reste aux refoulées la tâche de faire retour, de transgresser l'interdit, de franchir le silence, à écrire, désécrire, parler, intervenir, politiser, faire voix, dans toutes les formes de leur espacement. Car, on ne peut plus passer à côté de la coupure épistémologique inaugurée par le mouvement des femmes, depuis, je l'ai déjà dit, les années 70, au Québec, aux Etats-Unis et en Europe à tout le moins, cela de manière systématique (3).

VOIX DE L'ENTRE-DEUX-MERS, i.e. DE LA FILLE,
QU'ELLES APPELLENT "REFENTE"-

Maintenant que voilà affirmé le désir de Pénélope d'encarter de l'autre dans les champs du savoir et de l'archive, je fais, moie Refente, une troisième démarque qui concerne les modalités du travail des femmes au coeur des langages. Elle me semble qu'elles sont du côté de la re-lecture interprétante des textes et de leur déconstruction, lesquelles ne s'opèrent pas sans une certaine mise en pièces, mise en scène -*Darstellbarkeit*-, mise en JEU de la signifiante. A laquelle elles font subir une luxation stylistique qui court-circuite, déplace, et parfois renverse cent dessous-dessus l'économie phallogocentrique du logos. Travail de/sur l'identité au féminin, "une langue autre" cherche sa JE. Une autre corps mémoire hymnes. L'accueillir, la cueillir là, lasse des guer-

res mortifères, portes s'ouvrant sur l'infini d'une rencontre de fin d'un monde. L'imaginaire au féminin ça s'entend depuis la fenêtre. Ni dehors ni dedans. A l'aube, différence. Au coeur d'un ravissement fol en la feuille du Vivre l'orange de Hélène Cixous. Jouir au sein d'UNHEIMLI-CHE. Venir d'elle ne s'est quand. Là où ça touche les voix. En deçà des langues effaçées, à l'ombilic.

Cette pensée-lilas de la langue (4), du sexe en tant que langue, des fentes d'où j'écris, enclenche par exemple, un nouveau traitement des travaux des étudiant^{e,s}: les "fautes d'orthographe", les oublis de mots, les répétitions, les "mauvais" accords des verbes, les ponctuations irritantes, etc., sont écoutées comme manières de lapsus, de frayage d'inconscient, d'insu dans les langues du texte. Ainsi, une pratique de la "correction" des textes sert à jamais son stylo rouge, fait écriture à partir de l'écriture, signale parfois amoureusement la parole d'un^e sujet^e à son insouciance conque. A la jouissance de sa lectrice. D'introduire pareillement circulation du désir dans l'entre-deux-corps soulève inévitablement des effets de vie: un rapport différent au ça voir s'inaugure d'un toucher de mousseline à dos d'oiseau d'aile verte. Quand nos lèvres se parlent, associerait peut-être Luce Irigaray, qui sera à Montréal du 26 au 31 mai, soit dit en passant, et dont le dernier livre vient de paraître aux éditions de Minuit, Amante marine de Friedrich Nietzsche.

TOI QUI ES NOMMEE
 TOI QUI ES DOUEE D'IDENTITE
 JE T'AIME D'UN AMOUR INDEFINI.

Marguerite Duras

ATELIER

La théorie et le féminin.

13h30

Participants:

Chantal ST-JARRE
 André DELORME
 Monique CAVERNI-GRENIER

Président: Raymond BROUILLET

"TO BE OR NOT TO BE",
 THAT IS THE...LETTER. LET HER
 COME NEAR LIFE AND READING.

Aporie: Refente vient de parler d'une autre écoute de la "faute d'orthographe", parfois appelée "faute de frappe", occasionnellement "oubli".

Elle tire votre attention sur la scripturation du prénom d'Andrée Delorme, à l'atelier qui la désigne avec nous -Monique et moi- au programme de la section Philosophie, de l'actuel congrès de l'ACFAS.

Comment interpréter cet oubli de la "E muette"?

Qui ici s'attendait-on à voir-entendre, à se fier à (l'absence de) la lettre?

Pourquoi la marque de l'énonciation du féminin, en l'occurrence ici la scène sexuée du prénom, se fait-elle invisible, au point d'induire que André c'est ce-lui qui fait "tiers", qui sépare Chantal de Monique et vice-versa? A moins de supposer que l'oubli (= cela qui n'est pas dit, la non-dite) porte ailleurs, par exemple sur le signifiant "madame": (madame) André Delorme, et qu'il la rappelle (et nous avec elle) à l'ordre de la filiation, à l'institution du mariage (l'institution du prête-nom/l'institution du père(d)e-nom), à la famille: "Ils furent heureux, elle lui donna de nom-breux enfants". Quant au maître psychique qui advient pour celle dont on a tellement dé-placé l'identité... Mais laissons parler ce maître par le psychiatre "Charcot" qui bombarde la salle A-1260, bondée de futurs psychiatres, à propos du "masochisme chez l'hystérique".

Morale de cette aporie: il y a dix mille façons, vraiment, de reproduire l'absente par la matérialité de la (non/nom) lettre!(5). La vue d'une non-vue dévoile sa collègue, blanche d'in-différence: suis-je, se graphanalyse la E muette, blottie au dedans de son non-nom, parmi les "participants"? Economie perverse, je, pulse la déniée.

"La lettre volante ne conduit pas au voyage imaginaire comme elle s'en donne l'air, elle provoque le réel à de nouvelles perceptions, lui suscitant un AUTRE oeil."

Lucette Finas.

*

* *

VOIX CHANTANTE VOCALISANT CELLE DE FRANCOIS CHARRON QUI ECRIT "JE FAIS DE LA THEORIE UNE VOIX PAR LA-QUELLE MES LEVRES MOUILLEES N'ONT PAS HONTE D'ETRE HEUREUSES".

Le dernier mot du texte sonne. Trois-femmes-philosophes ce jour d'hui ont fait signature, de trois manières différentes dans leur narration, leurs intérêts historiographiques, leurs lieux d'inscription libidinale, leur pare-être. De trois manières semblables aussi dans leurs refus, leurs identifications neuves, leur affirmation. Qu'elles fourragent dans les orifices qui mènent à la (non-)pensée, c'est dire (6) qu'elles ont une pratique du trou: trouer la philosophie, faire trou dans son mur, sa surdité, ses silences, son aveuglement, son immobilité monumentale, l'imperméabilité de sa maîtrise à l'hirond'elle.

Quant à moies -Iphigénie, Clytemmestre, Pénélope, Yvette et Refente- nous prenons plaisir à déjouer-jouer les codes, à déconstruire quelques signifiés qui rendent à sa vie l'impensée. Car... la détermination d'une absente parcourt toutes les formes de la représentation symbolique. Car... pour écrire, pour faire fiction, elle faut voiler de métaphores l'être femmilier qui vient enfin à apparaître. Schizante merversion. "Bonjour. Tu es là, je suis ici. Entre nous, tant d'air, de lumière, d'espace à nous partager"- Luce Irigaray.

La fascination du théorique m'abandonne, le jadis ressentiment féministe aussi. La pulsion épistémophilique fait ouverture aux plaisirs d'étoiler le texte, au rythme de la phonè, à l'espace de l'hétérogène, à l'enchantement d'une séduction, au risque d'aller me/te chercher d'inconnue. Une langue inouïe, une langue inuite. Ce qu'il faut d'actes d'amour et de guérilla pour sortir toute une diaspora juive de liste(n)oire, tendue vers une autre volée, en pays de partance et de lumière grecque.

NOTES:

- (1) Voir infra p.8-9.
- (2) Condensation de "lettre" et de "être".
- (3) La philosophie constitue l'un des derniers bastions de résistance idéologique et politique à ces affirmations.
- (4) Voir J.Lacan sur le concept de "lalangue" et le texte de Julia Kristeva: "Il n'y a pas de maître à langage" in Nouvelle revue de Psychanalyse #20, Aut'79, Gallimard, pp. 119-140.
- (5) J'ai fait un commentaire sur le fonctionnement de l'institution à l'effacement de la différence, dans le Vol.2 #2 de la Revue de l'enseignement de la philosophie au Québec, mai 1980.
- (6) Je l'ai déjà dit ailleurs: cf. "Pulsations", in Phi-Zéro Vol.8 #3, Août '80.

*
* * *

Chantal St-Jarre,
Professeure de philosophie
Université de Sherbrooke.

idéalisme
et matérialisme

ou l'envers d'un même décor

AVANT-PROPOS:

Ce texte est un extrait d'un travail de session présenté à l'hiver 1979. L'objectif du travail avait été de démontrer qu'idéalistes ou matérialistes apportaient le même éclairage à leur lecture de la féminité. Comme paradigmes d'auteurs matérialistes, seuls Sollers et Bataille seront ici brièvement considérés.

Faudra-t-il d'abord rappeler, comme en une introduction où il s'agit de poser, pour certains-es qui connaissent - sujets supposés savoir - la capitalisation que fait l'idéalisme : capitalisme rejoignant les idées, les biens, parmi lesquels, bien sûr, la, les femmes. Cet idéalisme, je voudrais le situer par rapport au titre, à la signature, au Nom-du-Père, pour illustrer, pour tracer la voie par laquelle nous pourrions en arriver au matérialisme (1), qui voudrait, qui devrait, qui aurait pu, peut-être, être pensé comme différent.

Différent ? Certes, à beaucoup d'égards indéniables, le renversement opéré par le matérialisme contraint à voir, à penser différemment tout rapport au réel. Tout ? Sauf, comme par un certain hasard, un certain malin génie, proprement bien masculin sans doute, sauf donc, le rapport à la, aux femmes, à l'engendrement, à la reproduction. Cette affirmation, je voudrais la faire jouer autour de Sollers et Bataille, brièvement, quitte à l'approfondir ailleurs, sans cesse.

Est-ce nécessaire ? Faut-il lire, re-lire, du bord de la féminité les textes masculins ? D'un côté seront peut-être tentées des femmes de balayer et ranger dans une armoire aux oubliettes ce mâle fatras. De l'autre, comme Marc, un jour dans sa naïve prétention, seront peut-être tentés les hommes de balayer d'un revers de la main cette re-lecture en proclamant que "lecture et écriture féminines sont un fantasme". Ce court texte veut au contraire marquer et re-marquer l'urgence de traverser le discours masculin pour en conserver ce qui peut être pertinent, mais surtout pour permettre à un discours proprement féminin de se démarquer et de prendre forme. L'analyse du discours masculin ne se veut pas compte rendu, mais rendant des comptes, se fonde sur le texte pour le dévoyer, le charrier, vers la féminité.

*

* *

IDEALISME ET MATERIALISME

ou

L'ENVERS D'UN MEME DECOR.

L'IDEALISME.

Posons d'abord avec Sollers(2) l'idéalisme comme mouvement capitalisateur, et donc exclueur. Au niveau des idées, il restreint, censure, refoule même tout élément vraiment créateur au profit d'une certaine raison, d'une seule logique, qui sont devenues de plus en plus bureaucratiques, technocratiques, on le sait.

"L'idéalisme ne supporte pas la pensée du matérialisme" (3) et l'affrontement de l'idéalisme et du matérialisme se joue pour Sollers en quatre points: fantasme, reproduction, sens, lettres, sous le signe de l'horreur réciproque (comme l'horreur du vide, chacun pour l'autre).

"Et simultanément sur le nom. En quoi nous voyons bien qu'il s'agit quelque part de "scène primitive". Dissimulée, perdue, déniée, oubliée (idéisme) ou repérée, pointée, circonscrite, replacée dans la matière et l'histoire (matérialisme). Question d'accès à la naissance comme à la mort, mais aussi à la composition transformable de tel ou tel corps, i.e. tel ou tel langage."
(4)

Ce nom, bien sûr, c'est le nom-du-père. Celui qui est investi de toute autorité et de tout pouvoir, et que Freud, sous le couvert de la scientificité a sanctifié dans ce rôle et que Lacan, ô sujet supposé savoir, a consacré sans rémission nous enfermant dans ce cercle non seulement réel mais impossible à franchir, un cercle suicidaire en perte d'imagination. En perte. Point.

"Un père, donc, dans le cosmos, comme dans le sexe ou la langue, et en dernière instance dans l'économie, continue à surveiller le jeu risqué et mortel des atomes et du vide, des mots et du sens. Un faux père, d'ailleurs, mis là par la barbante et barbotante(et barbare)* enfance humaine à seule fin d'éviter fantasmatiquement que la mère n'ait pas le phallus, qu'elle soit génitale, qu'elle jouisse. Ce père est une mère. Phallique. Le père, lui, serait en réalité un nom. Mais, de cela, nul n'a plus peur que l'idéiste. Son père-mère sexiste doit créer à partir de rien, sans matrice. Pas de dif-

(*) j'ajoute...

différence sexuelle. C'est-à-dire pas de contradiction sexuelle (...). L'idéaliste sait-il "d'où viennent les enfants" ? Oui, et pourtant non. C'est là son désir: ne pas le savoir quand même. Et en conséquence, ne jouir qu'en fonction de ce bouchon. A côté de lui, sous sa coupe." (5)

Exclusion donc de la femme, exclusion de la reproduction, mère bouchée, mère cousue, mère absente; scène primitive et quelque part, scène du meurtre du père. Il n'y a pas de place ici pour le meurtre de la mère: on a déjà réglé cette question en catimini, quelque part, dans l'Inconscient occidental: on ne l'a jamais tuée parce qu'elle n'est jamais advenue. Ce gros ventre ? Une baudruche dont la seule importance est le résultat: mâle, de préférence. Et tout le reste - à balayer - : tendresse, ménage, courses, éducation (6) tout le reste donc comme compensation de n'avoir pas tué matériellement, mais seulement psychiquement, socialement, mais seulement par l'absence. Et l'absence de jouissance (jouissance du sexe, jouissance de l'enfantement) comme image de cette immense perte de jouissance de la vie.

"Emblème de l'idéalisme: un fœtus pensant à l'intérieur d'un ventre-esprit-pur. En ce sens, on peut dire qu'il est l'interdiction même de naître; l'univers, sa pensée et "l'homme" sont appendus à une mère bouchée." (7)

Mère bouchée qui ne peut pourtant produire autre chose que de l'enfant. La censure à l'égard de la femme tente - et a déjà réussi largement pendant des siècles - de biffer tout statut réel à la condition féminine en la posant constamment en fonction d'une définition masculine de la réalité.

"(...) (la femme se trouvant ainsi de plus en plus "niée", jusqu'à passer très exactement de valeur d'usage à valeur d'échange - entre hommes)." (8)

Ce n'est donc qu'en fonction du Nom-du-père, qu'en fonction de la bénédiction paternelle que la femme a pu prendre un semblant de place, toujours tracé dans ce circuit.

*
* *
*

LE NOM-DU-PERE: (9)

Est-ce possible quelque part, en quelque temps, d'écrire femme et/ou d'écrire en femme, hors des discours négateurs, de la dénégation, de l'ironie, du refoulement, sinon de la censure ? (Il devrait être évident ici qu'est complètement mise-entre-parenthèses, mise hors-jeu, une prétendue écriture féminine comme on lit les pages féminines des journaux, écriture qu'on dit mineure, et qu'on minorise et qu'on valorise, qu'on encourage seulement en cette minorité, parce qu'elle n'ébranle rien, ne remet rien en question, mais joue au contraire à l'égard des institutions un rôle de reproduction...

"Ils étaient bien d'accord pour que nous écrivions d'amour, billets, journaux du coeur, romans sensibles et intimistes, dans tous les non-lieux qui nous étaient consentis, entre les murs de la maison, dans la clôture du jardin, mieux encore dans les abîmes insondables, irréels, intemporels de la passion." (10)

L'écriture dont il voudrait être ici question, c'est celle qui fonctionne à partir d'une économie libidinale, culturelle, "spécifiquement" féminine. Est-il possible d'affirmer, de tenir un discours affirmateur, à partir d'un non-lieu, d'une non-existence ? Est-ce donc simplement possible pour une femme de produire autre chose que de l'enfant, de produire intellectuellement ?

Le rapport que les femmes ont eu dans notre civilisation occidentale à la culture, à l'écriture, au symbolique, à l'imaginaire, est un rapport barré, qui passe par celui du rapport au père. Or, pour écrire, pour produire, il faut avoir les moyens d'abord matériels, en pleine autonomie, en pleine indépendance, mais aussi intellectuels et narcissiques. Il faut que la femme puisse prendre la barre du voilier et voguer, dans l'imaginaire et voguer, dans le symbolique, à son gré.

Du côté masculin, quand le poète écrit, il a toujours, remarque Hélène Cixous, sa bonne; bonne, mère, épouse, fille, amante. Revoyons là-dessus Goethe, Rilke, Joyce, Novalis. Le problème qui surgit maintenant à ce propos, et qui surgit de plus en plus par la volonté d'emprise des femmes sur le monde, c'est: "et si la bonne voulait écrire... Que serait-elle ? Poète... et bonne ?"

Par ailleurs, le statut du poète est lié à l'amour, que ce soit par exemple chez Novalis dont l'oeuvre féconde à partir de la mort de Sophie, ou chez Orphée pour qui l'amour voué à Euridyce prend une coloration meurtrière, dévastatrice, de femme éloignée, de femme à éloigner, ou encore chez Dante où Béatrice attire le poème. Mais comment l'attire-t-elle ?

"A partir de ce moment, Béatrice devient un signifiant universel. (...) L'amour ne possède rien et ne veut rien posséder: sa seule vérité (mais infinie) est de livrer à la mort. En ce sens, la mort de Béatrice est la clef du langage de Dante, car bien plus que la mort d'un autre, elle est la seule façon qu'il a de vivre la sienne et de la parler. A partir de cette mort, le commentaire passe d'ailleurs au rang du récit, laissant le poème s'achever en silence (pour bien montrer que le texte, écrit Dante, est veuf: on ne peut mieux indiquer le rôle de signifié que prend désormais Béatrice." (11)

Bien plus:

"(...) mais sa réalité (...) lui est assurée par la distance et la mort (...). Nous pouvons dire en général de la femme (d'où nous venons) qu'elle est le seul signe capable d'entraîner un désir sans limite. Elle est le lieu de la loi (de la reproduction), et en même temps elle détient le pouvoir matériel (biologique) d'en reconnaître la transgression." (12)

Elle n'attire donc le poème qu'au prix de sa vie. C'est à partir de sa disparition, de son absence, de sa mort que le poète écrit. Il fallait qu'il soit débarassé de son existence - à elle - de tout ce qui la faisait un être de chair et de sang, une intelligence, un corps, une sensibilité, une femme, pour qu'apparaisse un signifiant universel, complètement coupé de son individualité matérielle, singulière. Dante n'écrit donc pas à partir de Béatrice, mais à partir de

de sa mort, comme Novalis n'a pu écrire vraiment qu'à partir de la mort de Sophie. Bien sûr, la mort n'est pas seulement matérielle, mais aussi psychique, mais aussi sociale, meurtre de la créativité, de la possibilité de vivre d'une vie autonome, ayant un sens.

Quand Sollers pose ces réalités, ces curieux jeux où mort et amour se confondent, où l'écriture ne peut être conçue que par ces jeux, il dit - étrange nous, bien masculin qui prétend pouvoir parler d'emblée, comme seul sexe: désir de la femme, nous - de la femme qu'elle est le seul signe capable d'entraîner un désir sans limite: mais attention ! déjà il faut limiter cet illimité, réduire cet infini: femme d'où nous venons... Femme mère, lieu de la loi ? non, de la reproduction de la loi, L'homme fait la loi, la femme la reproduit: il faut dire cela du même souffle que l'homme engendre l'enfant la femme l'enfante l'accouche ou encore même rythme, l'homme fait l'enfant la femme comme lieu de la reproduction. Quant au pouvoir matériel d'en reconnaître la transgression ajoutons que ce pouvoir est biologique. . logique. Et sourions. Béatement.

Mais quand une femme, cette femme qu'on a isolée, cette femme qu'on a liquidée dans sa matérialité, quand une femme veut écrire, avec tout ce qu'elle est, écrire de son sang, de sa vie, de son corps, de sa matrice aussi de son sexe aussi, peut-elle écrire sans tuer ? sans d'abord tuer tout rapport à l'autre, surtout masculin, mais aussi sans tuer le rapport à la mère ? A la mère maternelle, à la mère d'où "nous" venons, mais aussi à la mère en elle, qu'elle peut virtuellement être ou qu'elle est ?

Jusqu'à maintenant, la femme qui écrit, c'est la femme avec nom, capital, capitalisant. Cette femme, ce n'est jamais la mère trop récupérée engloutie disparue par l'enfant - mais c'est la fille (qui peut-être ainsi se venge de la mère: de sa mère, mais aussi de la maternité en elle):

soit la fille aimée, la fille fils de la mère matricielle, nourricière, narcissisme érigé en phallicisation, soit la fille chérie du père légitimant. Une femme en effet n'arrive à écrire que si le père légitime son passage à la nomination, à la reconnaissance. Ainsi Colette qui reprend le nom du père, de son père, et produit à sa place, lui qui a toujours eu un fantasme d'écriture... ainsi Simone de Beauvoir qui a eu besoin de la reconnaissance de Sartre jusqu'en ses mièvreries... ainsi Simone Weil, seule femme à être reconnue au dictionnaire des philosophes et qui signe les lettres à sa mère: "ton fils".

Les femmes sans père, on les hystérise et/ou les rend aphones: hystérise; c'est-à-dire rendues marginales, les forçant à recourir à la folie comme lieu de la folie faite femme hystérise utérus hystérie hystère mystère de la marginalité incomprise.

"L'homme fustigera, par exemple l'hystérique, et pourquoi pas pour la ramener à la réalité de la "vie". Laquelle bien sûr est déjà passée dans la fiction d'autarcie du simulacre, Sang qui peut-être n'aura plus droit de circulation, de cité, que sous forme d'encre. La plume aura toujours déjà trempé dans le meurtre de la mère, de la femme pour écrire en noir, en sang noir (comme de l')encre, la coagulation de ses droits et plaisirs."(13)

Aphones: sans écriture, sans parole, la question ouverte par le féminisme et à laquelle seules des femmes peuvent répondre, c'est comment écrire femme ? Est-ce seulement possible ? Comment faire que des femmes sans père écrivent ? Comment défaire une histoire d'interdits et refaire l'histoire ? Quand le matérialisme prétend renverser la lecture de l'histoire, sinon

l'histoire elle-même, propose-t-il quelque chose de substantiellement différent de l'idéalisme quant à la question des femmes ?

*
* *
*

LE MATERIALISME:

Sollers ayant guidé nos pas pour la question de l'idéalisme, voyons maintenant comment se joue pour lui le matérialisme.

"Le matérialisme est donc la connaissance de la transformation des corps et de l'histoire comme du langage et, par conséquent, de la "pensée". "Poésie grandiose"; le contraire de l'ennui gris, peureux, que lui prête l'idéalisme. Le matérialisme est désirable, ce qui ne veut pas dire que, pour le trouver, il ne faut pas traverser le noir. Un certain noir. Un certain rire." (14)

Un certain rire. Le matérialisme qui ne doit pas être pensé comme simplement l'envers ou le revers de l'idéalisme, jeu de miroirs déformants dont l'envers nous renverrait toujours à peu près la même image, est le refoulé de l'histoire, ce que l'histoire a tû, a caché. Ce qu'entre autres, dit Sollers, le matérialisme voudrait révéler, c'est l'engendrement, la semence, cette naissance, qui n'a pas été épargnée, mais qui est advenue vraiment, matériellement.

Ce qui a été occulté également, ce sont les contradictions au profit de l'unité factice, évidente, complice. C'est pourquoi le matérialisme fait peur: parce qu'il pense la dépense, dépensant le sujet, sans économie. Où se lit le matérialisme? Dans la littérature, d'abord.

"Ce qu'on appelle, depuis d'ailleurs peu de temps, et pour des raisons aussi commodes que provisoires, "littérature" peut avoir cette double fonction: soit de faire écran sur les transformations historiques, soit - et c'est le cas qui nous occupe - d'être le seul moyen de ramener les questions enfouies, d'annoncer les nouvelles questions. Une philosophie censurée (le matérialisme) peut passer par la littérature. Sans doute, même, la littérature est-elle, en son fond et à son insu, cette philosophie."

(15)

Philosophie de quoi? Pourra-t-on imaginer que ce soit une philosophie qui contrairement à toute l'histoire de la philosophie occidentale réintroduise la pensée de l'enfantement, de la reproduction, et ce qui n'est pas la même chose, de la femme? Cette littérature, que dit-elle de la femme, quand elle en parle?

*

* *

SOLLERS (16) :

"(...) A la prédication abstraite pour un "plus de culture" universel, succède l'articulation complexe de la lutte de classes. Dieu cependant subsiste sous la forme de l'"Homme". Or, déjà Freud... Malgré le fascisme, le stalinisme, l'impérialisme, la propagande renouvelée de la bourgeoisie, le marxisme-léninisme est renouvelé à travers Mao synthétisant la lutte des masses chinoises. Le procès continue. (17)

Or Sollers justement traduisant Mao ou Mao inspirant Sollers, ce poème,

"[.,.] à cause des sacrifices; beaucoup de pensée; audace; dire au soleil et à la lune de faire un ciel neuf
joie; voir les vagues de riz
et de haricots en mille couches serrées
partout sur la terre; fleurs
mâles descendant vers le soir fumée."(18)

Cette audace effectivement, de vouloir faire un ciel neuf, mais où sur la terre, même chez Mao, ce sont des fleurs mâles qui descendent vers le soir. Et ce certain rire de tantôt, déjà, à l'égard du matérialisme, à l'égard de Sollers/Mao: partout sur la terre/encore, malgré les pétitions de principe, malgré les tentatives de déchiffrement du monde, des fleurs mâles, exclusivement, à perte de vue, à perte d'imagination, mâles. Pour la psychanalyse, pour Marie Bonaparte (on ne sera pas étonné de constater que la psychanalyse, même dans la bouche d'une psychanalyste-femme, est une affaire d'homme) la fleur est le symbole de la vie ou du moins d'une

certaine vie en autant qu'il s'agit d'un symbole phallique:

"(...)n'est-ce pas le phallus qui perpétue la vie, qui la fait, de génération en génération, tel le phénix, renaître de ses cendres ? La fleur, elle aussi, renaît chaque printemps, tel le phénix des cendres de la terre." (19)

Un certain oubli, Une certaine méconnaissance.

Mais poursuivons dans le texte de Sollers au cas où il ne s'agirait ici que de relents idéalistes chauvins non critiqués oubliés, laissés pour compte dans un langage, dans une parole insuffisamment polie. Passons même sur la remarque sexiste s'adressant à Hegel:

"(...)Décidément, l'"Esprit" est une jeune fille". (20)

C'est de Freud dont il est maintenant question, pour qui l'instinct sexuel est déterminant en dernière instance. Si Freud reconnaît une base économique à la société, c'est celle qui détourne l'énergie de ses membres au profit du travail. Cette conception implique, bien sûr, déjà-là, dès toujours, un "homme" anti-social alors que la conception marxiste, celle d'Engels par exemple, est que c'est le travail qui crée l'homme lui-même en tant qu'homme.

"et Marx: "Le travail n'est pas l'unique source des valeurs d'usage qu'il produit, de la richesse matérielle, il en est le père, et la terre la mère."(21)

N'est-ce pas poursuivre ici sinon les mêmes intérêts au moins la même vision des choses que la conception idéaliste ? Chez Marx, comme d'ailleurs chez Hegel, le travail est ce qui caractérise, définit et spécifie l'humain. Or, le père (actif, autoritaire, preneur de décisions) est identifié au travail et la mère à la terre (passive, qu'il faut travailler si on la veut féconde...) Bien sûr, Marx a ici permis la pensée de la mère, mais en quoi est-elle différente de la mère de l'idéaliste ?

"Matrice-terre, usine, banque à laquelle sera confiée la semence-capital pour qu'elle y germe, s'y fabrique, y fructifie, sans que la femme puisse en revendiquer la propriété ni même l'usufruit, ne s'étant que "passivement" soumise à la reproduction. Elle-même possédée au titre de moyen de (re)production," (22)

Si Sollers reproche à Freud d'avoir vu la procréation du côté du père, "la paternité aveuglée des rapports de production" (23), du moins ne pourrait-on ainsi la poser chez Marx. Sauf à dire que la maternité n'est pas pour autant dévoilée, mise en place, mise en scène.

Et même la paternité !

"Le matérialisme, à la base, comporte un savoir sur la semence et la lettre, sur le corps-lettre, dont il n'est pas facile d'aborder toutes les conséquences,"(24)

et dont une au moins implicitement découle directement de cette affirmation: c'est de semence dont il

est ici question, et donc d'exclusion de la reproduction vue sous l'angle de la femme. Le matérialisme traite de la question de l'engendrement, mais cette question est déjà à l'oeuvre dans l'idéalisme, et même chez Platon: "s'il nous paraît qu'ils ne diffèrent qu'en ce que la femme enfante et que l'homme engendre (...)"(25) Répétition du même par le biais d'une lecture différente. La femme encore comme lieu de la reproduction, toujours dans le même circuit.

"Mais il semble, en tout cas, que l'on puisse interpréter le fait d'être dépourvu de matrice comme la privation la plus insupportable à l'homme, sa contribution à la gestation - sa fonction quant à l'origine de la reproduction - s'avérant dès lors moins évidente, pouvant être mise en doute. Indécision à laquelle pallieraient et le rôle "actif" de l'homme dans le coït et le fait qu'il marquera de son nom propre le produit de la copulation (*). La femme, dont il est impossible de suspecter l'intervention dans le travail d'engendrement de l'enfant, devenant l'ouvrière anonyme, la machine, au service d'un maître-propriétaire qui estampillera le produit fini."(26)

Qu'on enferme la femme dans le lieu de la reproduction, de l'enfantement, la prive ainsi de tout pouvoir, de toute jouissance, la réduisant à l'objet, à l'ennui gris, peureux.

(*) Je souligne

"Tant il est vrai que la confusion entre sexualité et reproduction est au principe de tous les refoulements comme de toutes les "déviations" sexuelles, dites ou non dites." (27)

Ainsi les refoulements concernant la femme: la reproduction, le corps-femme, l'enfantement, l'accouchement, etc... tous ces refoulements ne sont pas libérés ni même pris en charge prise de conscience dans les textes matérialistes. Serait-ce que comme l'a si bien vu Reich:

"Reconnaître officiellement à la femme son droit à la sexualité aboutirait à l'écroulement de tout l'édifice de l'idéologie autoritaire." (28)

Reconnaître son droit à la sexualité, à la jouissance, à la pleine possession de son corps, son droit à la vie... c'est-à-dire à une vie non castrée, non mutilée, mais une vie de femme.

"La femme serait le support, l'espace d'inscription, des représentants de l'"Inconscient masculin". De l'"Inconscient" du développement historique (de la sexualité). Pour elle, cette économie ne pourrait valoir que comme "pré-histoire". Et si sa sexualité venait, un jour, à être "reconnue", entrerait dans "l'Histoire", celle-ci déjà n'aurait plus simplement lieu." (29)

D'où la puissance très profondément subversive du mouvement des femmes. D'où aussi le refoulement des valeurs des femmes qu'opèrent même les matérialistes. Mais, comme le dit Sollers, "la pensée ne s'ouvre-t-elle pas selon la jouissance ?" (30) La pensée n'est-elle pas de part en part jouissance, répond Annie Leclerc. Ce que les hommes n'ont pas compris, ce que les femmes ont été empêchées de dire,

"(...)l'être-au-monde, le vivre, est d'abord jouissance. Voir, toucher, entendre, c'est jouir. Mais aussi penser c'est d'abord jouir. Que la pensée cesse de se trahir en écartant toujours de son souci cela même qui la porte et la féconde, la jouissance." (31)

*
* * *

BATAILLE OU L'AMBIVALENCE FAIT(e) (L') HOMME, (32) :

Comment livrer Bataille à une lecture féministe ? Comment livrer bataille à un homme qui fuit et esquive chaque coup que vous alliez lui porter ?

La première donnée est que ses textes théoriques (par exemple les textes se rattachant à "La notion de dépense") sont des textes d'hommes, et sont écrits en fonction de lecteurs masculins: il y est question d'homme, juvénile parfois, de rapport père/fils, de rapports de frères. Dans tous ces textes pris comme exemples, une seule référence à la femme: "un industriel sinistre... et sa vieille épouse, plus sinistre encore." (33) Il faudrait bien savoir pourquoi cette femme est plus sinistre que son mari. Aucune réponse.

Celle qu'on peut deviner: parce qu'elle est femme... et vieille, ce qui, évidemment, n'arrange rien.

La seconde donnée est que Bataille me semble livré à une complète ambivalence quant à la question de la femme, qui le fait passer de l'horreur à la fascination, de la dénégation violente à l'affirmation... implicite, de la prostituée à la mère.

Ainsi, dans La Souveraineté, la femme ne sert que comme appui de l'homme, lui permet de se poser comme souverain, mais en même temps quelque part affirme-t-il dans ce mouvement le besoin de la femme.

"Il y a un sens de l'argent révélé dans l'amour en ceci que la valeur de la femme pour l'homme ou de l'homme pour la femme n'a pas de rapport avec la valeur travail, or cette valeur est toujours traductible en argent, par exemple, il y a la somme d'argent qu'un homme dépense en raison de son amour. Si nous n'acquérons avec l'argent que les produits que nous n'avons pu produire nous-mêmes, par exemple, des chaussures, ou la nourriture, etc., la valeur travail serait définitive, mais avec notre argent nous emmenons dîner une femme, ou nous lui offrons une robe, un bijou, etc. Il y a la somme d'argent que nous sommes prêts à dépenser en raison du désir d'une valeur incommensurable. Je ne parle pas de ce que vaut une femme sur le marché de la prostitution, mais de ce qu'elle vaut comme accomplissement de la souveraineté dans un être. C'est de l'argent dépensé en vue d'acquérir la souveraineté que nous apporte la présence d'une femme aimée." (34)

Nulle part semble-t-il on ne peut imaginer que la femme puisse être souveraine, que la femme puisse être sujet. Dans la mesure où la souveraineté est définie comme consommation des richesses, opposée au travail, à la servitude, à l'esclavage, qui au contraire produisent les richesses sans les consommer, on pourrait peut-être se dire que la femme ne peut qu'être exclue de cette consommation parce que d'abord elle ne connaît pas le travail - elle ne produit rien, on lui dénie une place sur le marché du travail - et d'autre part sans doute elle fait partie de ces richesses. On possède la femme comme on possède pouvoir et prestige. Si elle ne produit rien socialement, ne peut-on croire qu'au moins elle produit la vie ?

Comme chez Sollers, elle reproduit la vie. On est très loin ici d'une conception de la maternité éclatante, pleine de soleil et de goût de vivre. L'ambivalence de Bataille joue encore ici puisqu'il affirme la Mère, mais en même temps, c'est une mère souterraine, une mère-descente-aux-enfers, une mère noire. Couleur de mort. Est-ce coïncidence que chez Sollers et Bataille la mère et la mort soient si liées ?

"En rien, le théâtre n'appartient au monde ouranien de la tête et du ciel: il appartient au monde du ventre, au monde infernal et maternel de la terre profonde, au monde noir des divinités chtoniennes. L'existence de l'homme n'échappe pas plus à l'obsession du sein maternel, qu'à celle de la mort: elle est liée au tragique dans la mesure où elle n'est pas la négation de la terre humide qui l'a produite et à laquelle elle retournera. Le plus grand danger est l'oubli du sous-sol sombre et déchiré par la naissance même des hommes éveillés." (35)

Car ce sont des hommes qui naissent du ventre souterrain, déchiré, de la terre, de la mère; on les reconnaît à ce qu'ils sont éveillés, peut-être même lucides, ce que Bataille qualifie de trait bien viril. Complétons la table en citant René Char: "La lucidité est la blessure la plus rapprochée du soleil " et nous aurons d'un côté ce ventre noir infernal et de l'autre cette tête illuminée consciente. Le plus tragique évidemment étant que cette tête eusse dû passer par le ventre, celui d'une femme, et qu'elle doive aller vers la mort.

Mais supposons que cette tête eût également - pourquoi pas - un sexe. Ne serait-il pas être de désirs, d'avidités, de besoins ? C'est ici que la prostituée entre en scène. (La prostituée, c'est aussi la femme aimée puisque celle-ci s'échange en vue de l'affirmation du souverain). La prostituée suscite à la fois l'horreur et la fascination. Horreur fondée sur des relents de moralité, de Christianisme. Fascination qui dans Le Bleu du ciel prend parfois une coloration pathologique d'une recherche cadavérique. La prostitution c'est aussi - tiens, comme la mère ? - la mort. La prostitution c'est aussi - tiens, comme l'homme (le vrai) - la démesure. C'est celle-là qui fascine. C'est l'autre qu'on méprise.

"Tout allait bien quand je méprisais une femme, par exemple, une prostituée. Seulement, avec Dirty, j'avais toujours envie de me jeter à ses pieds. Je la respectais trop, et je la respectais justement parce qu'elle était perdue de débauche. (36)

Mais il y a aussi d'autres femmes qui attirent horreur et fascination, par exemple dans Le Bleu du ciel encore, Lazare. Cette femme militante, sale, hideuse, effraie, terrifie, et en même temps se mérite l'admiration et quelque

chose qui doit ressembler à l'amour, Affirmée et niée, pas vraiment femme mais (hélas) pas vraiment homme non plus, une espèce d'être hybride à qui on ne ferait pas l'amour, qui n'est pas la prostituée, qui n'est pas non plus la mère, et qu'on peut caractériser par "l'esprit de décision et la fermeté d'un homme à la tête d'un mouvement." (37)

Ainsi vacille Bataille entre deux camps, entre deux non-lieux, à sa place ni dans une tranchée ni dans l'autre.

"Je me sens solidaire de tous les êtres.
Je discerne en moi une nonne, une jeune fille rougissante, un sadique, un vilain moineau. Je ne suis ni noir ni rien que j'aie pu saisir de précis. (...)
Je dis un homme, une femme. Je cherche en moi le sens des mots. L'être humain est évidemment l'amphibie que, selon Hegel, "la culture spirituelle a fait de lui"; vie partagée entre "deux mondes qui se contredisent".
Si l'intelligence est femme..." (38)

*

* * *

Dire que ces textes matérialistes sont le reflet non révolutionnaire mais aussi non interrogé, le reflet exact de la situation allant de soi des femmes à leur époque, avec les stéréotypes transmis et les ouvertures historiques possibles.

Tous les textes féministes (l'épithète est

bien imprécise et sa dénomination si large qu'elle est parfois carcan à supporter et parfois cri de ralliement, qu'elle épouse quelquefois le combat de l'autre, du dominateur, du conquérant et parfois s'oppose à lui si violemment qu'il ne se reconnaît même plus et surtout qu'il ne s'y reconnaît plus), tous les textes féministes donc ont une préoccupation très grande de tout ce qui a rapport au corps, à la sexualité, à l'affirmation de la vie et aussi à l'écriture.

Ce sentiment de l'écriture qui se trahit dans mon corps, dans mes mots. Cette impression de découvrir une écriture féministe, une écriture-femme, où l'inter-textualité est vécue, est possible, parce qu'empreinte d'une très grande solidarité aux autres textes, aux autres mots, aux autres femmes. Intertextualité qui ne dispose pas d'aucun texte mais le rend possible.

Cette écriture s'épuise à vouloir tout dire - à vouloir dire le tout -, à tracer les détails, à marquer, à remarquer les détails par lesquels se trahissent les hommes, les femmes, dans ces mots de rien du tout qui délimitent le monde. J'ai voulu regarder de l'autre côté du miroir de l'autre versant de la masculinité, dans ce qui l'excède - aux deux sens du mot excéder - : *La femme.*

*
* *
*

Diane Brière
Etudiante 3ème Cycle
Philosophie
Université de Montréal.

NOTES:

- (1) La définition du matérialisme sera posée plus loin, en s'appuyant de Sollers.
- (2) SOLLERS, Philippe, Sur le matérialisme. De l'atomisme à la dialectique révolutionnaire.
Tel Quel, Paris, Seuil, 1974.
191 pages. (cf: bibliographie)
- (3) Idem, page 13.
- (4) Idem, page 82.
- (5) Idem, page 61.
- (6) "Et toi combien de fois es-tu morte avant d'avoir pu penser, "je suis une femme" sans que cette phrase signifie: "Donc je sers."
cf: CIXOUS, Hélène, "La Venue à l'écriture" in: Cixous, Hélène, Gagnon, Madeleine et Leclerc, Annie, La Venue à l'écriture, Coll. 10/18, série "Féminin Futur", Union Générale d'Éditions, 1977. 152 pages. page 34.
- (7) SOLLERS, Philippe, Sur le matérialisme..., op. cit. page 85.
- (8) Idem, page 15.

- (9) Le reste de cette section sera écrit en prenant comme base de réflexion une conférence d'Hélène Cixous, Poésie et Politique. La question de l'écriture est ici posée parce que c'est en ce lieu où m'apparaît avec le plus d'évidence les problèmes que rencontrent une, la, les, je, femmes qui veulent vivre et donc produire. Et en même temps pour marquer une sorte d'urgence, pour remarquer instamment l'urgence que ressentent la, les, je, femmes de prendre possession de leur écriture, de leur vie, de leur corps.
- (10) LECLERC, Annie, "La lettre d'amour" in: La Venue à l'écriture, Coll. 10/18, série "Féminin Futur", Union Générale d'Éditions, 1977. 152 pages. page 145.
- (11) SOLLERS, Philippe, Logiques, Tel Quel, Paris, Seuil, 1968. 301 pages. cf: page 59.
- (12) Idem, page 60.
- (13) IRIGUARAY, Luce, Spéculum pour l'autre femme, Édition de Minuit, Paris, 1975. 463 pages. cf: page 157.
- (14) SOLLERS, P. , Sur le matérialisme..., op.cit. pages 91-92.
- (15) Idem, page 59.

- (16) Pré-textes: Sur le matérialisme... op. cit.
Logiques op. cit.
- (17) SOLLERS, P. Sur le matérialisme... op. cit.
page 67.
- (18) Idem, page 161.
- (19) BONAPARTE, Marie, Psychanalyse et biologie,
Bibliothèque de psychanalyse et
de psychologie clinique, Paris,
P.U.F., 1952. 190 pages.
cf: pages 78-79.
- (20) SOLLERS, Philippe, Sur le matérialisme,.. op. cit.
page 33.
- (21) Idem, pages 14-15
- (22) IRIGARAY Luce, Spéculum de l'autre femme. op. cit.
page 16.
- (23) SOLLERS, Philippe, Sur le matérialisme... op. cit.
pages 14-15
- (24) Idem, page 60.
- (25) IRIGARAY, Luce, op. cit. , page 196.

- (26) IRIGARAY, Luce, op. cit. page 21.
- (27) SOLLERS, Philippe, Sur le matérialisme... op. cit.
page 60.
- (28) Idem, page 61.
- (29) IRIGARAY, Luce, op. cit. pages 138-139.
- (30) SOLLERS, Philippe, ibid. , page 54.
- (31) LECLERC, Annie, Parole de femme, Le livre de poche,
Paris, Gallimard, 159 pages.
cf: page 133.
- (32) Pré-textes: Ecrits posthumes II - 1920-1940.
La Part maudite,
Premiers écrits - 1922-1940,
Le Bleu du ciel.
- (33) BATAILLE, Georges, Oeuvres complètes, tome 2 :
Ecrits posthumes II, 1920-1940
NRF, Paris, Gallimard, 1970.
461 pages. cf: page 313.
- (34) BATAILLE, Georges, Oeuvres complètes, tome 8:
"La Part maudite".
NRF, Paris, Gallimard, 1976.
680 pages. cf: page 621.

- (35) BATAILLE, Georges, Oeuvres complètes; tome I :
Premiers écrits 1922-1940,
NRF, Paris, Gallimard, 1970.
658 pages. cf: pages 493-494.
- (36) SOLLERS, Philippe, Logiques, op. cit. page 454.
- (37) BATAILLE, Georges, Oeuvres complètes, tome 3:
Oeuvres littéraires,
NRF, Paris, Gallimard, 1971.
566 pages. cf: page 454.
- (38) Idem, page 547.

marxisme et condition féminine

"La première opposition de classe qui se manifeste dans l'histoire coïncide avec le développement de l'antagonisme entre l'homme et la femme dans le mariage conjugal, et la première oppression de classe, avec l'oppression du sexe féminin par le sexe masculin. Le mariage conjugal fut un grand progrès historique, mais en même temps il ouvre, à côté de l'esclavage et de la propriété privée, cette époque qui se prolonge jusqu'à nos jours et dans laquelle chaque progrès est en même temps un pas en arrière relatif, puisque le bien-être et le développement des uns sont obtenus par la souffrance et le refoulement des autres. Le mariage conjugal est la forme-cellule de la société civilisée, forme sur laquelle nous pouvons déjà étudier la nature des antagonismes et des contradictions qui s'y développent pleinement." (1)

Trois faits, intimement liés puisque leurs rapports relèvent du corrélatif, s'imposent d'emblée tant est grande leur évidence pour qui appréhende, ne serait-ce que minimalement, le sujet ici traité: les premiers qui systématiquement - et le repérage historique est chose aisée - ont mis l'emphase sur la condition faite aux femmes, qui ont dénoncé avec une virulence inégalée les situations iniques et odieuses auxquelles elles sont continuellement confrontées, qui ont souligné l'oppression, qu'elle soit consciemment ou non ressentie/éprouvée importe peu ici, dont elle est l'objet et qui ne cesse, nonobstant son moment historique, son lieu géographique et la forme qu'elle revêt, de se perpétuer, de se reproduire, eh bien, dis-je, les premiers qui s'en sont préoccupés et qui ont tenté d'y remédier sont Marx, Engels et Lénine, fondateurs du matérialisme historique, science, et non philosophie, dont l'objet d'étude privilégié est le développement des formations sociales, c'est-à-dire l'articulation des différents modes de production et les lois qui président à leur succession, donc; leur fonctionnement (2); et il y a plus: ils ne se sont pas contentés, à l'instar de beaucoup, de constater, déplorer, dénoncer et maudire la situation *de facto* que subissent les femmes: ils ont tenté de l'expliquer, scientifiquement (3), et ce en vue - car telle est la visée fondamentale, élément de singularité, du marxisme - de la bien transformer; enfin, et conséquemment, on peut affirmer, légitimement et quoique pourraient prétendre certains fanatiques et/ou esprits obtus de façon chronique, que toutes les analyses passées et actuelles portant sur la condition féminine se réfèrent à, s'appuient sur et s'inspirent, directement ou non, explicitement ou non, de l'analyse marxiste, qu'ils ne cessent de confirmer et dont - je me répète à dessein - le cadre théorique, la problématique, au sens althussérien (4), fut élaborée par les auteurs susmentionnés.

Eh pourtant ! Cette théorie, capitale et fondamentale, soulignons-le derechef, est étrangement, et ce dire ne relève pas du paradoxe, soit ignorée, soit inconnue ou, et pis, soit tout simplement déformée: l'objet du pré-

sent article ne sera donc pas la présentation de données d'ordre empirique concernant la situation de la femme et dont l'accumulation, parvenue à un certain niveau, n'apporte, n'ajoute rien au débat, mais, au contraire, la présentation du cadre (théorique) d'analyse, hautement opérationnel et fructueux, produit par le matérialisme historique. Notez que je serai ici soucieux de précision et de concision, donc j'irai à l'essentiel, et ce, du fait des limites inhérentes à tout texte du présent type, ce qui, de toute façon, ne peut influencer sur la validité de mon exposé.

*
* * *

Immédiatement, un rappel, essentiel à l'intelligibilité de notre propos, est nécessaire: le matérialisme historique se distingue, fondamentalement, par sa méthode d'appréhension de la totalité sociale considérée comme un ensemble composé d'instances articulées entr'elles dialectiquement (5) et dont l'instance déterminante est l'économique. A cet égard, un texte d'Engels, maintes fois cité et maintes fois déformé, est capital, on ne peut plus révélateur et important:

"(...) par conséquent, la structure économique de la société constitue chaque fois la base réelle qui permet, en dernière analyse (6), d'expliquer toute la superstructure des institutions juridiques et politiques, aussi bien que les idées religieuses et autres de chaque période historique." (7)

Cette topique est la généralisation d'un mo-

dèle bien particulier, soit le capitalisme industriel, généralisation justifiée et étayée par les résultats de longues années d'études intensives et d'analyses critiques sérieuses et méthodiques, et ce, d'ordre économique, historique, philosophique et politique de la part de Marx et Engels; et c'est pourquoi, fait symptomatique, elle est absente des oeuvres dites de jeunesse et n'émerge qu'avec les oeuvres dites de maturité (8); et tout au long de ces oeuvres de maturation, jamais n'ont été mises en doute les capacités explicatives de cette topique, au contraire (9): elle a été posée, radicalement, comme la seule façon d'expliquer, de comprendre le mouvement réel de la société, de l'histoire; les seules remarques ajoutées avaient comme but de mettre fin à certain abus, à certaines témérités inadmissibles et hautement répréhensibles, comme à l'accoutumée, dans l'emploi de cette topique; conséquemment, on peut considérer que celle-ci est, contrairement à ce que prétend L. Althusser, qui semble confondre l'origine d'un concept avec sa fonction (10), non pas descriptive mais strictement explicative: elle fixe, détermine le cadre théorique à l'intérieur duquel peuvent être légitimement posés et donc correctement résolus les problèmes pertinents au matérialisme historique

Ces remarques préliminaires indispensables expédiées, nous pouvons dès lors passer au texte marxiste fondamental, et unique en son genre, concernant la situation de la femme, soit: L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'Etat, ouvrage consacré à la théorie génétique de l'Etat, c'est-à-dire qui oppose une analyse scientifique aux représentations idéologiques de l'Etat régnant au XIXe siècle, soit: la conception hégélienne, qui (re) présente l'Etat comme étant l'incarnation de l'Idée, Idée se développant de façon infra-historique mais qui s'avère substantialisée par rapport à la société, et la conception dite du consensus social, qui (re) présente l'Etat comme étant le résultat d'un contrat passé entre partenaires égaux en vue de combattre l'anarchie. Mentionnons enfin que cet écrit d'Engels est basé sur les travaux de Morgan, plus particulièrement Ancient Society (11), "qui avait redécouvert, à sa façon, la conception matérialiste de l'histoire" (12) et dont de larges développements sont consacrés à la situation des femmes; de plus, soulignons qu'Engels ne mit que 2 mois

à rédiger ce classique, ce qui ne signifie pas pour autant que nous avons affaire à un essai bâclé: c'est tout simplement qu'Engels s'est servi de documents et notes préparés par Marx, qui avait prévu écrire un ouvrage sur ce sujet (13) mais est décédé avant de ce faire.

Dans L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'Etat, Engels se sert de la théorie - et non plus de l'hypothèse, à ce moment - du déterminisme infrastructure/superstructure, adaptée dans sa formulation à son objet d'étude, en vue de démontrer que ces institutions, fondements de la société bourgeoise et de son ordre, ne relèvent pas de l'a-historique, donc - et là est l'enjeu - de l'intangible et de l'irréversible, mais ont leur origine dans le développement (historique) des forces productives (14); autrement dit il veut prouver que toutes les institutions sociales, nonobstant leur moment et lieu d'émergence et de fonctionnement, trouvent leur fondement et leur explication, en tant que réalités d'ordre superstructurel, dans la façon dont les hommes produisent et se reproduisent:

"Selon la conception matérialiste, le facteur déterminant, en dernier ressort, c'est la production et la reproduction de la vie immédiate. Mais, à son tour, cette production a une double nature. D'une part, la production des moyens d'existence, d'objets servant à la nourriture, à l'habillement, au logement, et des outils qu'ils nécessitent; d'autre part, la production des hommes mêmes, la propagation de l'espèce. Les institutions sociales sous lesquelles vivent les hommes d'une certaine époque historique et d'un certain pays sont déterminées par ces deux sortes de production: d'une part le travail, d'autre part la famille."
(15)

A quels résultats est-il parvenu à l'aide de cette grille, pour employer une expression à la mode ?

Durant la période du communisme primitif, l'homme ne se différenciait guère de l'animal: la productivité du travail était quasi nulle et suffisait à grand peine aux besoins les plus élémentaires des hommes, qui vivaient exclusivement de la chasse, de la pêche et de la cueillette de fruits (16): à cette époque, les membres des diverses communautés, numériquement fort restreintes et chacune n'entretenant somme toute pas de rapports avec les autres, vivaient en harmonie entre eux et avec la nature: impossible il y a d'y déceler quelque trace de division (sociale) du travail, donc de classes (17), et d'Etat (18); il règne alors une égalité au niveau des conditions d'existence:

"Tels les hommes sortent primitivement du règne animal, - au sens étroit, - tels ils entrent dans l'histoire: encore à demi animaux, grossiers, impuissants encore en face des forces de la nature, ignorants encore de leurs propres forces: par conséquent, pauvres comme les animaux et à peine plus productifs qu'eux. Il règne alors une certaine égalité des conditions d'existence (...)" (19)

Du fait de la pénurie généralisée et omniprésente qui sévissait, conséquence de l'impossibilité d'un surtravail rendant possible un surproduit, l'égalité était la règle entre les hommes et les femmes; et la seule division du travail présente en était une technique, nommée "naturelle", et qui reposait sur les différenciations biologiques entre les deux sexes: l'homme allait à la guerre, chassait, etc., tandis que la femme s'occupait de la maison, des enfants, etc., chacun, du fait de son autonomie et du principe d'exclusion réciproque qui présidait leur sphère d'activité,

jouissait de l'appropriation de ses moyens de production (20); enfin, et ceci est particulièrement important, la femme était même privilégiée, et ce, du fait que l'organisation sociale reposait sur le matriarcat, système selon lequel les enfants appartiennent au clan de la mère, dont la filiation était indubitable et qui s'occupait de leur éducation, ce qui impliquait qu'en cas de décès du père, contrairement à celui de la mère, c'était ses plus proches parents et non ses enfants qui héritaient: absurde s'avère donc l'affirmation à l'effet que la femme a toujours vécu sous le signe de l'esclavage:

"[...] l'économie domestique communiste signifie la prédominance des femmes dans la maison, tout comme la reconnaissance exclusive de la mère en personne, étant donné qu'il est impossible de connaître avec certitude le véritable père, elle signifie une très haute estime des femmes, c'est-à-dire des mères. C'est une des idées les plus absurdes qui nous aient été transmises par le siècle des lumières que l'idée selon laquelle la femme à l'origine a été l'esclave de l'homme. [...] la femme a une situation non seulement libre, mais fort considérée." (21)

Mais cette situation ne dura guère, s'estompa, à l'échelle de l'histoire, fort rapidement: le développement des forces productives - principalement de la technique -, qui représente à l'évidence un net progrès et le début d'une ère nouvelle dans l'histoire, fit en sorte que l'homme, qui jouissait de l'exclusivité dans la sphère du travail, donc: était le seul producteur de la richesse, posséda de plus en plus de biens (troupeaux, esclaves, outils, etc.) qui relevaient de sa seule juridiction (la propriété privée), tandis que ceux qui appartenaient à la femme stagnaient:

"Gagner la subsistance avait toujours été l'affaire de l'homme; c'est lui qui produisait les moyens nécessaires à cet effet et qui en avait la propriété. Les troupeaux constituaient les nouveaux moyens de gain; ç'avait été l'ouvrage de l'homme que de les apprivoiser d'abord, de les garder ensuite. Aussi le bétail lui appartenait-il, tout comme les marchandises et les esclaves troqués contre du bétail. Tout le bénéfice que procurait maintenant la production revenait à l'homme; la femme en profitait, elle aussi, mais elle n'avait point de part à la propriété." (22)

Cette concentration de la richesse aux mains de l'homme, en plus de lui donner un statut plus important que la femme dans la famille même puisque de lui relevait le travail productif (23), fit que celui-ci voulut léguer ses biens à ses enfants, ce qui heurta de front le système juridique, au sens large, existant:

"[...] au fur et à mesure que les richesses s'accroissaient, d'une part, elles donnaient dans la famille une part plus importante à l'homme qu'à la femme, et, d'autre part, elles engendraient la tendance à utiliser cette situation affermie pour renverser au profit des enfants l'ordre de succession traditionnel." (24)

Ce désir, quasi féroce, qui animait l'homme de transmettre ses biens à ses enfants se traduisit par une révolution, au sens strict et "une des plus radicales qu'ait jamais connue l'humanité" nous dit Engels (25), grosse de

conséquences déterminantes pour la situation de la femme jusqu'à nos jours -; fut substitué au droit maternel le droit paternel, c'est-à-dire: furent abolis la filiation d'après la maternité et le droit d'héritage selon les règles du matriarcat au profit de l'instauration de la famille privée, organiquement liée à la propriété privée (26), dont la base monogamique est destinée exclusivement à la femme (27), celle-ci se voyant confinée essentiellement à des tâches de procréation et au servage domestique (28), privée, corrélativement, de l'accès aux richesses matérielles, intellectuelles et culturelles, ainsi que de la participation à la vie sociale (politique, culturelle, etc.).

L'oppression féminine, et cette thèse s'infère des études historiques et actuelles auxquelles se sont livrés Marx, Engels et Lénine, étant un problème essentiellement économique en ce sens que sa racine est d'ordre économique, les femmes pourront se libérer seulement et seulement si elles sont libérées de leur servage domestique, ce qui suppose un haut niveau de socialisation des tâches domestiques, donc: réintégrées au procès de production sociale, ce étant rendu possible par la grande industrie moderne;

"[...] il apparaît que l'émancipation de la femme, son égalité de condition avec l'homme est et demeure impossible tant que la femme restera exclue du travail social productif et qu'elle devra se borner au travail privé domestique. Pour que l'émancipation de la femme devienne réalisable, il faut d'abord que la femme puisse participer à la production sur une large échelle sociale et que le travail domestique ne l'occupe plus que dans une mesure insignifiante. Et cela n'est devenu possible qu'avec la grande industrie moderne qui non seulement admet sur une grande échelle le travail

des femmes, mais aussi le requiert formellement et tend de plus en plus à faire du travail domestique privé une industrie publique." (29)

Qu'est-ce à dire exactement ?

"(...) en régime capitaliste, les femmes, la moitié de l'espèce humaine, sont doublement exploitées. L'ouvrière et la paysanne sont opprimées par le capital, et par surcroît, même dans les républiques bourgeoises les plus démocratiques, premièrement elles ne jouissent pas de tous les droits, car la loi ne leur confère pas l'égalité avec les hommes; deuxièmement, et c'est là l'essentiel, elles restent confinées dans l'"esclavage domestique", elles sont des "esclaves du foyer" accablées par les travaux ménagers, les plus mesquins, ingrats, durs et abrutissants, et en général par les tâches domestiques et familiales individuelles." -- Lénine (30)

Un constat, qu'on retrouve fréquemment sous la plume de Marx, Engels et Lénine et qui semble sombrer par trop souvent dans l'oubli: la bourgeoisie, malgré tous ses crimes et ses malversations, "a joué un rôle éminemment révolutionnaire" (31): elle a, en relativement peu de temps, haussé le développement des forces productives à un niveau tel, que pour la première fois dans l'histoire l'existence de classes antagoniques, uniquement légitimée lorsque sévissaient la pénurie et/ou la privation, s'avère injustifiée et qu'une authentique libération semble désormais possible:

"(...) la division en classes a une certaine légitimité historique (...) que pour un temps donné, pour des conditions sociales données. Elle se fondait sur l'insuffisance de la production: elle sera balayée par le plein déploiement des forces productives modernes. En effet, l'abolition des classes sociales suppose un degré de développement historique où l'existence non seulement de telle ou telle classe dominante déterminée, mais d'une classe dominante en général, donc de la distinction des classes elle-même, est devenue un anachronisme, une vieillerie. Elle suppose donc un degré d'élévation du développement de la production où l'appropriation des moyens de production et des produits, et par suite, de la domination politique, du monopole de la culture et de la direction intellectuelle par une classe sociale particulière est devenue non seulement une superfétation, mais aussi, au point de vue économique, politique et intellectuel, un obstacle au développement. Ce point est maintenant atteint."
(32)

Ce haut niveau de développement des forces productives, et gardons-nous bien de l'oublier, n'a pu être atteint et croître que par le recours systématique à toutes les forces de travail disponibles, entre autres les femmes et les enfants (33), dont les conditions de travail étaient atroces, horribles, d'autant plus que ceux-ci étaient intégrés aux secteurs économiques retardataires, peu rentables et ne pouvant survivre que par l'emploi de main-d'oeuvre non qualifiée qui, quasi par définition, est fort peu onéreuse: mais ce faisant, le capitalisme, en réintégrant les femmes au secteur productif d'où elles avaient été exclues,

allait créer les conditions nécessaires non pas à une amélioration de la condition féminine, mais à sa révolutionnarisation (34), et ce, malgré tous les avatars qui sont le lot des femmes, leur précarité et l'inégalité qu'elles subissaient et subissent encore au niveau de l'emploi face aux hommes (35): car peu importe, somme toute !: devenues élément, rouage indispensable au procès de production, les femmes deviennent à la fois créatrices et détentrices de richesses, elles ont accès à une autonomie à laquelle est inhérente une tendance à l'égalitarisme au niveau des rapports avec l'autre sexe; elles acquièrent un statut plus important dans la famille puisqu'elles apportent une contribution financière nécessaire à son bon fonctionnement; elles participent aux et sont conscientes des grands mouvements sociaux à la base de la dynamique sociétale et, du fait de la socialisation toujours croissante de la production qui entraîne, conséquence de la similitude des conditions d'existence, la solidarité, les femmes sont plus à même de s'organiser pour revendiquer des droits économiques, politiques et culturels, spécifiques ou généraux, etc. Mais, car il y a un mais et de taille celui-là; les femmes ne pourront être libres, mieux et plus précisément: ne pourront jouir d'un statut identique à celui des hommes seulement" lorsqu'elles ne seront plus liées "organiquement" à leur esclavage domestique, somme de quotidiennes servitudes vécues sur le mode du répétitif et qui - oserait-on en douter ?- s'avère un frein majeur à leur émancipation. C'est en ce sens que Lénine a pu écrire, et son jugement vaut encore, ce me semble;

"Dans tous les pays civilisés, même les plus avancés, la situation des femmes est telle que c'est à juste titre qu'on les appelle des esclaves domestiques. Il n'est pas un seul Etat capitaliste, fut-ce la république la plus libre, où les femmes jouissent de l'égalité des droits, pleine et entière." (36)

Impossibilité il y a pour les femmes de se libérer si - et il ne s'agit pas là d'un truisme - l'économie domestique n'est pas intégrée à l'économie sociale dans sa totalité: empiriquement, cela signifie: la libération des femmes présuppose, et c'est là une condition *sine qua non*, que la société offre un système articulé et fort élaboré d'organismes et d'institutions (crèches, cantines, garderies, etc.) qui fera que toutes les tâches dites domestiques seront remplies par une branche distincte de l'économie sociale et non plus par la famille, c'est-à-dire, en définitive, par la femme: - mais il ne faut pas se leurrer: dans un système reposant sur l'appropriation privée - le Capital - jamais, et ici aucune démonstration ne s'impose, une telle économie, qui suppose une planification et la capacité de mettre en branle une bonne partie des richesses collectives, ne verra le jour; et à ce niveau, les hommes et les femmes ont un intérêt commun à lutter contre le Capital, et ce, jusqu'à son renversement. (37)

Un dernier mot, mais non le moindre: l'oppression féminine ayant des assises au niveau des réalités superstructurelles (moeurs, culture, modèles de comportement, etc.), qui jouissent d'une certaine autonomie, il s'ensuit que dans l'éventualité de l'instauration d'un système où les femmes seront intégrées à l'égal des hommes au procès de production et où les tâches domestiques seront assumées par l'économie sociale, eh bien, dans une telle éventualité les femmes auront une lutte à mener, et de longue haleine, au niveau des réalités superstructurelles - c'est, pour reprendre le concept mis de l'avant par Lénine et qui fut central dans la pensée maofiste, une Révolution Culturelle - contre tous les résidus susceptibles de reproduire, sous une forme différente, l'oppression de la femme: à défaut de ce faire, les femmes risquent de se retrouver dans le même borbier. (38)

Alan Murphy
U.Q.T.R.

NOTES

- (1) L'Origine de la famille de la propriété privée et de l'Etat, Editions du progrès, Moscou, 1976, p. 104. Et ailleurs (Id., p. 117) Engels, dans une autre formule percutante, se fait plus cinglant, plus radical: "Dans la famille, l'homme est le bourgeois; la femme joue le rôle du prolétariat."
- (2) "(...) la conception matérialiste de l'histoire sera synonyme de science de la société." Lénine, "Ce que sont les amis du peuple", in Oeuvres Complètes, 4e éd., Ed. Sociales, Paris, Ed. du Progrès, Moscou, 1977, tome 1, p. 157.
- (3) Par science j'entends ici un corpus propositionnel à validité universelle et permettant, sur le mode du si et seulement si, la prédiction, corpus qui prend la forme d'une systématique de concepts logiquement articulés et rigoureusement définis.
- (4) L. Althusser, E. Balibar, Lire le Capital, tome 1, Lib. François Maspéro, Paris 1968, Petite Collection Maspéro, no. 30, p. 25.
- (5) Par l'emploi de ce terme je désire tout simplement mettre l'accent sur le caractère non figé, c'est-à-dire dynamique, de cette articulation.
- (6) Important, car chaque réalité superstructurelle jouit d'une autonomie relative spécifique et dont il faut tenir compte dans nos analyses.

- (7) Anti-Duhring, Editions Sociales, Paris, 1973, p. 55.
Cf. aussi: Marx, avant-propos à la Critique de l'Économie Politique, Engels à C. Schmidt, 27 octobre 1890, et à B. Borgius, 25 janvier 1894. Sauf avis contraire, les lettres de Marx/Engels renvoient à l'édition suivante: Marx/Engels, Correspondance, Ed. du Progrès, Moscou, 1976.
- (8) Cf. Louis Althusser, préface à Pour Marx, François Maspéro, Paris, 1965, coll. Théorie. Notons, et on ne mettra jamais suffisamment l'emphase là-dessus, que le moment d'apparition du matérialisme historique est 1847: "(...) les points décisifs de notre conception furent pour la première fois indiqués scientifiquement, encore que sous la forme polémique, dans mon écrit Misère de la philosophie." Marx, avant-propos de la "Critique de l'économie politique", in Oeuvres, tome 1, Ed. Gallimard, Paris, 1965, coll. La Pléiade, p. 274.
- (9) Marx présente ainsi sa topique: "Voici, en peu de mots, le résultat auquel j'arrivai et qui, une fois obtenu, me servit de fil conducteur dans mes études." Ib, p. 274.
- (10) Cf. E. Balibar, C. Luperini, A. Tosel, Marx et sa critique de la politique, François Maspéro, Paris 1979, coll. Théorie, série "Analyses", p. 92, note 28.
- (11) Engels, "L'Origine de la famille ...", op. cit., p. 29.
- (12) Id., p. 11.
- (13) Id., p. 11.

- (14) Voici les éléments qui sont subsumés sous ce concept et qui sont les diverses composantes du procès de travail: "Voici les éléments dans lesquels le procès de travail se décompose: 1) activité personnelle de l'homme, ou travail proprement dit; 2) objet sur lequel le travail agit; 3) moyen par lequel il agit." (Marx, "Le Capital", in Oeuvres, p. 728.) L'articulation de ces éléments est à la fois indice et cause du développement.
- (15) Engels, op. cit., p. 12.
- (16) "Ce début est aussi animal que l'est la vie sociale elle-même à ce stade; il est une simple conscience agraire et l'homme se distingue ici du mouton par l'unique fait que sa conscience prend chez lui la place de l'instinct ou que son instinct en est un conscient." Marx/Engels, L'Idéologie allemande, Ed. Sociales, Paris, 1970, coll. Classiques du marxisme, p. 45. Cf. aussi pp. 26-27.
- (17) Quoique prétendent les ânes de l'anti-marxisme, le concept de classe est rigoureusement défini au sein du matérialisme historique; et voici sa définition: "On appelle classes, de vastes groupes d'hommes qui se distinguent par la place qu'ils occupent dans un système historiquement défini de la production sociale, par leur rapport (la plupart du temps fixé et consacré par les lois) vis-à-vis des moyens de production, par leur rôle dans l'organisation sociale du travail, donc, par les modes d'obtention et l'importance de la part de richesses sociales dont ils disposent. Les classes sont des groupes d'hommes dont l'un peut s'approprier le travail de l'autre, à cause de la place différente qu'il occupe dans une structure déterminée, l'économie sociale." (Lénine, La Grande initiative, Ed. en Langues Etrangères, Pékin, 1977, p. 14.)

- (18) Ce qui, naturellement et aussi en se référant aux can-
cres de l'anti-marxisme, n'exclut pas toute forme
d'organisation sociale.
- (19) Engels, Anti-Duhring, p. 207. Souligné par moi.
- (20) "D'après la division du travail en vigueur dans la
famille à cette époque, il incombait à l'homme de pro-
curer la nourriture et les instruments de travail
nécessaires à cet effet; par suite, il était donc pro-
priétaire de ces instruments de travail; il les em-
portait, en cas de séparation, tandis que la femme
gardait les objets de ménage." Engels, op. cit., p.
87.
- (21) Id., p. 76-77.
- (22) Id., p. 254.
- (23) "La même cause qui avait assuré à la femme sa supréma-
tie antérieure dans la maison; le fait qu'elle s'adon-
nait exclusivement aux travaux domestiques, cette mê-
me cause assurait maintenant dans la maison la supré-
matie de l'homme; les travaux ménagers de la femme ne
comptaient plus, maintenant, à côté du travail pro-
ductif de l'homme: celui-ci était tout; ceux-là n'é-
taient qu'un appoint négligeable." Id., pp. 254-255.
- (24) Id., p. 88.
- (25) Id., p. 88.

- (26) "Ce fut (la monogamie A.M,) la première forme de la famille basée non sur des conditions naturelles, mais sur des conditions économiques (à savoir: la victoire de la propriété privée sur la propriété primitive et spontanée.)" Id., p. 103. Cf. aussi pp. 86-88, 97, 104, 119.
- (27) Et ça s'explique aisément: "La monogamie est née de la concentration des richesses importantes dans une même main - la main de l'homme -, et du désir de léguer ces richesses aux enfants de cet homme et d'aucun autre. Il fallait pour cela la monogamie de la femme, non celle de l'homme, si bien que cette monogamie de la première ne gênait nullement la polygamie avouée ou cachée du second." Id., p.119.
- (28) "Le renversement du droit maternel fut la grande défaite historique du sexe féminin. Même à la maison, ce fut l'homme qui prit en main le gouvernail; la femme fut dégradée, asservie, elle devint esclave de l'homme et simple instrument de reproduction." Id., p. 90.
- (29) Id., p. 255.
- (30) Lénine, "La Journée internationale des travailleuses", O.C., tome 32, p. 168.
- (31) Marx, "Manifeste communiste", in Oeuvres. p. 163.
- (32) Engels, Anti-Duhring, p. 318.
- (33) Notez qu'hormis dans les métropoles capitalistes, le recours aux enfants comme force de travail est phéno-

mène fréquent.

- (34) "(...) la composition du travailleur collectif par individus de deux sexes et de tout âge, cette source de corruption et d'esclavage sous le règne capitaliste, porte en soi les germes d'une nouvelle évolution sociale. Dans l'histoire, comme dans la nature, la pourriture est le laboratoire de la vie." Marx, "Le Capital", op. cit., p.p. 994-995. Cf. aussi tome 2 p. 169.
- (35) Marx et Engels, dès le début, étaient conscients que la femme, en régime capitaliste, serait défavorisée, au niveau de l'emploi, comparativement à l'homme, d'où les luttes qu'ils ont menées pour que la norme de rémunération soit: "A travail égal, salaire égal": "Pour autant que je le sache, tous les socialistes exigent un salaire égal pour les hommes et les femmes, aussi longtemps que le travail en général ne sera pas aboli." Engels à G. Guillaume-Schak, 5 juillet 1895.
- (36) "Discours prononcé au 1^{er} Congrès des ouvrières de Russie", in O.C., tome 28, p. 184. Cf. aussi tome 29, p. 432; tome 30, pp. 37-38.
- (37) "L'égalité réelle de la femme et de l'homme ne pourra se réaliser, c'est ma conviction, que le jour où sera anéantie l'exploitation par le capital de l'une et de l'autre, et que les travaux ménagers qui s'accomplissent aujourd'hui individuellement se transforment en une branche de la production sociale." Engels à G. Guillaume-Schak, 5 juillet 1885.
Et Fourier l'avait bien vu, d'où les paroles élogieuses suivantes d'Engels à son égard: "Plus magistrale encore est la critique qu'il fait du tour donné par la bourgeoisie aux relations sexuelles et à la position de la femme dans la société bourgeoise. Il est le premier à

énoncer que, dans une société donnée, le degré d'émancipation de la femme est la mesure naturelle de l'émancipation générale." Anti-Duhring, p. 297.

- (38) D'où l'extrême prudence de Lénine en ce domaine et ses nombreuses mises en garde, comme celle-ci: "(...) l'émancipation des ouvrières doit être l'oeuvre des ouvrières. Ce sont elles qui doivent se préoccuper de développer ces institutions (crèches, garderies, cantines, service médical à domicile. etc.), et cette activité des femmes entraînera le changement total de la condition qui leur était faite dans la société capitaliste." O.C., tome 30, p. 38.

divagations-errances

(à propos du féminisme et de la production/reproduction)

Il y a deux principales formes d'exploita-
tion que les femmes subissent : l'exploitation sexuelle et
l'exploitation économique. Elles sont d'ailleurs interre-
liées.

Toutefois, ce que je parle d'exploitation,
c'est que je veux parler à partir d'un lieu qui est le lé-
gitime, et c'est aussi parce que je parle, moi qui suis
une femme et que je voudrais parler-femme, langage impar-
tialement possible, peut-être, dans un cours de philoso-
phie. La philosophie étant "le discours des discours", ce
qui fait la loi à tout autre.

*(Cet article est le texte d'un exposé présenté en décembre
1979 au cours de Philosophie Economique, au Département de
Philosophie de l'U, de M.)*

Comme le titre l'indique, ceci n'est pas
vraiment un texte articulé de manière toujours cohérente,
mais un texte de réflexions-recherches personnelles sur un
thème particulier qui est plus précisément celui du rôle
des femmes dans le processus de production-reproduction.
C'est un texte ouvert, et toute intervention, remarque,
critique, commentaire et divagation sur, à partir ou à pro-
pos de ce texte sont les bienvenues dans le cours même de
sa trame.

C'est aussi un texte partiel (il n'est pas
terminé) et partial (à partir précisément d'une prise de
parti).

*
* *

Il y a deux principales formes d'exploitation que les femmes subissent; l'exploitation sexuelle et l'exploitation économique. Elles sont d'ailleurs interreliées.

Pourquoi est-ce que je parle d'*exploitation* ? C'est que je veux parler à partir d'un lieu qui est le féminisme, et c'est aussi parce que *je* parle, moi qui suis une femme et que je voudrais parler-femme, langage improbable sinon impossible, peut-être, dans un cours de philosophie, la philosophie étant "le discours des discours", celui "qui fait la loi à tout autre",

"Or, cette domination du logos philosophique vient, pour une bonne part, de son pouvoir de *réduire tout autre dans l'économie du même*. Le projet téléologiquement constructeur qu'il se donne est toujours aussi un projet de détournement, de dévoiement, de réduction, de l'autre dans le Même. Et dans sa plus grande généralité, peut-être, d'effacement de *la différence des sexes* dans les systèmes auto-représentatifs d'un "sujet masculin". D'où la nécessité de "rouvrir" les figures du discours philosophique - l'idée, la substance, le sujet, la subjectivité transcendante, le savoir absolu - pour en faire resurgir les emprunts au/du féminin, leur faire "rendre" ce qu'elles doivent au féminin. Ce qui peut se faire par divers moyens, divers chemins. Il en faut d'ailleurs au moins plusieurs"(1).

Mais ceci est une autre question. Je ne faisais que signaler un problème que je n'ai pas l'intention de traiter ici, mais qui se pose avec acuité à toute femme qui étudie en philosophie; la pointe de l'icéberg de ce problème étant l'absence quasi totale de femmes, de noms de femmes figurant aux Dictionnaires de philosophie. Est-ce un hasard, par exemple, que l'une des seules, sinon la seule femme, à figurer dans les Dictionnaires de philosophie soit Simone Weil qui refusait sa féminité et signait ses lettres à sa mère "ton fils" (2), Indice d'un refoulement et d'un désir d'inscription dans le masculin, et qui ramène à la question: les femmes peuvent-elles philosopher ?

Et je reviens, par ce biais, à mon intention initiale, au lieu d'où je veux parler qui est le féminisme, et qui explique pourquoi je parle d'exploitation économique et d'exploitation sexuelle des femmes, et non pas simplement des femmes, de l'économie et de la sexualité.

Le féminisme se définit d'abord comme étant un/des mouvements de femmes qui luttent et revendiquent l'émancipation des femmes, l'émancipation au sens de "sortie de tutelle" qui libère les femmes de leur situation de dépendance historique par rapport aux hommes, à la nature et à la société. Le féminisme considère cette situation de dépendance comme non naturelle, mais plutôt culturelle, alors qu'elle a été longtemps présentée, et l'est encore souvent, comme inévitable car la femme serait plus près de la nature que l'homme.

La nature correspond au monde animal et à ce à partir de quoi le culturel se construit. La nature c'est ce qui doit être dépassé pour que la culture advienne. La culture correspond au monde humain qui est un monde fondé sur le travail et sur la transformation de la nature.

Selon Hegel, le passage de la conscience sensible à la conscience de soi se fait par le travail. Dans la dialectique du maître et de l'esclave, l'esclave a la possibilité de renverser son rapport au maître, parce que c'est lui qui détient le rapport direct au monde, à la nature, par le travail et qu'en définitive c'est de lui que le maître dépend pour sa survie. Mais la femme n'a pas cette possibilité parce que ce n'est pas elle qui est en rapport direct avec la nature par le travail (à vérifier, étayer, confirmer ou infirmer), travail conçu au sens de travail productif, producteur; au contraire, la femme est reléguée dans le domaine de la nature non travaillée et en même temps dans un champ secondaire de l'activité humaine qui est celui, non pas de la production, mais de la reproduction (3).

Ce champ de la reproduction c'est précisé-ment ce qui a permis historiquement de situer la femme dans un entre-deux, (entre-deux chaises, mi-chair, mi-poisson), comme un être qui n'est plus tout à fait dans la nature, ni encore tout à fait dans la culture, être mi-animal et mi-humain, dont on s'étonna jadis (au Synode de Mâcon, mieux connu sous le nom de Concile de Mâcon, où, selon la légende, un évêque aurait demandé si la femme avait une âme) qu'il pût être compris dans le terme générique de "homo" (4). Pourquoi cette situation dans l'entre-deux de la nature et de la culture ? Précisément parce que c'est la femme qui fait les enfants, qui les porte pendant neuf mois, qui, de la "semence", du spermatozoïde reçu, fabrique un petit être humain tout neuf, à partir de rien d'autre apparemment que son ventre, son corps - travail dans l'eau et le sang - et qui, après l'avoir mis au monde, poussé à la lumière, le nourrit, peut le nourrir entièrement pendant six mois, de son corps encore, du lait de ses seins, mammifère humain. Humain ? Mammifère ?

Ce pouvoir formidable de produire des enfants, ce fameux pouvoir de reproduction, c'est pourtant et préci-

sément à cause de lui que les femmes ont été asservies et dominées par les hommes, pour son contrôle et son appropriation. C'est à cause de lui que les femmes ont été considérées, d'une part, comme plus asservies à leur corps, à leur sexualité et la nature, et d'autre part, comme dénuées de responsabilité dans le processus de génération, comme dans tout autre processus de production ou de reproduction. Elles n'étaient plus que purs réceptacles, partenaires secondaires dont on aurait bien voulu pouvoir se passer.

Et pourtant, tout se passe comme si, au fond, cette dénégation, cette mise de côté, du côté de la nature, du secondaire, du pas important, visait à masquer, faire oublier, faire comme si de rien n'était de ce ventre qui porte l'enfant, masquer, dis-je, l'importance primordiale de la femme dans ce processus qui est le fondement même de l'espèce et peut-être aussi la forme exemplaire de toute autre production et de tout autre travail. Le pouvoir de l'homme se construirait sur cette dénégation, se nourrirait de cette usurpation. (A travailler, à réfléchir sur.) C'est pourquoi le féminisme parle d'exploitation et de domination. En effet, les femmes, dès la sortie de l'état de nature, se sont trouvées placées dans une situation de conflit d'intérêts avec les hommes sur la question de la reproduction des enfants, si nécessaires au développement de l'organisation de la production sociale.

"Je crois qu'encore aujourd'hui, parmi tous les motifs qui amènent les hommes à inférioriser les femmes, il y a le fait qu'ils doivent avoir un moyen de contrôler la force de travail enfantine et que pour ce faire il faut qu'ils contrôlent les femmes. Ce que j'ai voulu montrer dans cet article est qu'il est très probable que ce besoin des hommes de contrôler la force de travail des enfants ait été la

cause de l'infériorisation sociale des femmes." (5)

Cette infériorisation sociale des femmes s'est manifestée par la dévalorisation de la femme dans son rôle de productrice de vie et d'éducatrice, et aussi par sa relégation dans un secteur d'activité perçu et considéré comme tout à fait secondaire: le travail non productif de ménagère. Relégation donc dans le secteur de la reproduction dont est cachée, masquée toute l'importance dans son rôle de soutien indispensable de la production marchande. C'est pourquoi les femmes se sont vues enlever juridiquement tout droit sur leur pouvoir de reproduction, par le contrôle de leur virginité avant le mariage, l'interdiction de la contraception, de l'avortement, de l'adultère. Elles se sont vues enlever aussi tout accès, d'une part, au domaine politique, au sens restreint de pouvoir politique signifiant direction et participation aux affaires de la Cité, et d'autre part, au domaine économique compris comme production, appropriation et échanges de marchandises. En fait, dans ce dernier domaine, la seule place des femmes était celle de valeur d'usage échangeable et appropriée et celle d'agent de la reproduction sociale de la force de travail du travailleur. La femme fait les repas, lave le linge, fait le ménage, aménage le logis, fait le lit, fait l'amour, pour satisfaire les besoins fondamentaux de son homme: manger, dormir, faire l'amour (besoins de se nourrir, de s'abriter, de se reproduire). Tout cela permet à l'homme de se reposer, se détendre, refaire ses forces pour être prêt à retourner travailler, c'est-à-dire retourner vendre sa force de travail à un prix raisonnable, car il est bien entendu que les services rendus par la femme ne sont pas payés autrement que par l'abri, la nourriture et l'amour que lui fournit son mari et qui ne nécessitent pas un investissement supplémentaire de sa part à celui déjà fait pour satisfaire ses propres besoins. Cette situation n'est possible et acceptable que grâce à une institution particulière: le mariage, qui présente cette situation comme naturelle. Le grand gagnant dans toute cette histoire étant, malgré tout, le propriétaire-

re des moyens de production à qui l'homme va vendre sa force de travail, à un prix raisonnable.

C'est ici que Lénine intervient, à la suite de Marx et d'Engels, avec sa critique du capitalisme et l'annonce de l'ère socialiste où la femme sera enfin libérée. Selon lui, l'exploitation économique des femmes et même leur exploitation tout court en tant que femmes cessera avec la disparition du capitalisme et l'avènement du socialisme. Mais pour cela ne faudrait-il pas que le capitalisme (ou la propriété privée des moyens de production) ait été la cause unique de l'exploitation des femmes ? Or, on le sait, l'exploitation des femmes est historiquement presque aussi vieille que l'humanité et existe dans des sociétés où il n'y a pas de propriété privée des moyens de production; et on sait aussi que le socialisme léniniste n'a pas essentiellement changé la situation des femmes. Qu'en conclure ? Entre autres, qu'il y a quelque chose de fondamental qui ne disparaît pas avec l'accès des femmes au marché du travail et de la production, quelque chose de fondamental parce que c'est de là que part son exploitation, je veux parler des deux pôles de la reproduction (des enfants et de la force de travail des enfants et du mari ou partenaire sexuel) et que l'accès au monde du travail ne permet aucunement aux femmes de contrôler.

*

* *

Geneviève Boucher-Awissi
Etudiante 3ième cycle
Département de Philosophie
Université de Montréal.

NOTES ;

- (1) IRIGARAY, Luce, Ce sexe qui n'en est pas un, Minuit, coll. Critique, Paris, 1977, p. 72.
- (2) BOUCHER-AWISSI, Geneviève, Pour une nouvelle lecture de Simone Weil, Mémoire de maîtrise, U. de M., 1975, p. 141.
- (3) Ce texte joue sur l'ambiguïté du terme reproduction, à comprendre à la fois comme: a) reproduction de l'espèce, c'est-à-dire pouvoir de reproduire les enfants, qui, du point de vue d'un certain féminisme, n'est pas une reproduction, mais plutôt une production, et qui plus est, "la" production par excellence. On n'a qu'à penser à la métaphore, à la symbolique si fréquente chez les écrivains masculins ou féminins, mais surtout masculins, de l'oeuvre en gestation, de l'écrivain qui accouche de l'oeuvre dans un processus douloureux et exaltant; b) reproduction de la force de travail, reproduction de l'espèce telle que présentée par l'idéologie aristotélicienne et thomiste, idéologie encore bien vivante. Cette conception du rôle de la femme dans la reproduction en fait un travail secondaire, utile, mais pas vraiment important ni même nécessaire, toléré en attendant mieux, à défaut de machines plus perfectionnées par exemple, ou encore comme machinerie imparfaite; la femme serait une machiniste sans invention qui fait par automatisme le travail délégué par son patron, maître-contremaître. Elle serait un simple intermédiaire, un réceptacle.
- (4) PIETTRE, Monique A., La Condition féminine à travers les âges, France-Empire, Paris, 1974, p. 161.
- (5) KIRSCH, Chantal, "Forces productives, rapports de production et origine des inégalités entre hommes et femmes", Anthropologie et Société, vol. 1, no. 3, 1977, p. 36.

problématique
de la femme comme
être humain au
sein du système des
valeurs économiques

*Cette humanité qu'a mûrie la femme
dans la douleur et dans l'humiliation
verra le jour quand la femme aura
fait tomber les chaînes de sa condition
sociale. (1)*

Nature de la relation économique

L'activité économique apparaît de prime abord comme un moyen utilisé par l'homme pour pourvoir à sa subsistance, c'est-à-dire pour s'appropriier la nature afin de se donner la nourriture nécessaire à sa survivance. Par cette action sur la nature, par cette appropriation de la nature au moyen du travail, l'homme tend à se créer un environnement humain à l'intérieur de la nature, c'est-à-dire à humaniser la nature en l'utilisant en fonction de ses besoins, en tirant d'elle les biens susceptibles de satisfaire ses besoins.

Le point de départ de la relation Homme-Nature se situe donc dans le besoin de l'homme à consommer pour demeurer, pour survivre. Ce besoin de consommation

tend alors vers une action, un mouvement pour parvenir à sa satisfaction. Et c'est à ce niveau que se situe l'action d'appropriation de l'homme, la production, le travail pour tirer de la nature les biens susceptibles de satisfaire ses besoins.

L'humanisation de la nature à travers l'action de l'homme se réalise par le fait que le point de départ de la relation est l'homme qui utilise la nature comme un moyen et un objet de satisfaction. La satisfaction se trouvant le point d'arrivée de la relation, la finalité de la relation Homme-Nature, il s'en suit que le point d'arrivée comme le point de départ réside en l'homme. L'homme se pose comme le sujet qui initie et finalise une action en lui (finalité subjective) en utilisant un moyen, un objet intermédiaire, la nature (expérience objective). Ce modèle où se traduit le premier rapport établi par l'homme au niveau de sa subsistance, de sa survivance, semble prévaloir dans tous les autres rapports de plus en plus sophistiqués que l'homme a établi avec la nature. Et c'est comme si une chaîne sans fin de "consommation productrice" ou de "production consommatrice" avait entraîné l'homme dans un mouvement irréversible où ce n'est plus l'appropriation, l'avoir de biens pour la conservation de son être qui est le mobile ou la finalité de l'action de l'homme (c'est-à-dire la consommation comme mobile ou finalité de l'action, de la production) mais où c'est la production qui devient le mobile, la finalité de la consommation, c'est-à-dire que c'est la quantité, la somme d'avoir, le capital qui signifie la qualité de l'être. L'être devient au service de l'avoir pour sa valorisation plutôt que l'avoir au service de l'être. Et ceci fausse le projet humain fondamental qu'on peut voir comme :

"(...) l'aspiration à avoir qui dans le projet d'une subsistance assumée soit le médiateur du désir d'être." (2)

Par cette action, l'homme semble avoir retourné le mouvement contre lui plutôt que pour lui. Il devient prisonnier de son appropriation plutôt que libéré par elle. Et par ce mouvement où il se pose comme alpha et omega de la relation en utilisant la nature comme moyen, il semble avoir omis un aspect important, le respect des conditions de la nature (l'écologie) et il risque soudain de voir l'autre terme de la relation se retourner contre lui (par exemple, la pollution de l'environnement). C'est comme si dans l'action de l'homme sur la nature, l'homme avait créé un moyen terme, le monde industriel, et ce, dans le but de servir l'homme, mais ce qui, dans les faits, le détruit en détruisant la nature. Et l'autre terme de la relation, la nature, s'est vu de plus en plus éloigné de telle sorte qu'elle rappelle à nouveau à l'homme sa condition de nécessité face à elle dans le risque qu'il court de la polluer et de la perdre, et par ce fait, de se perdre.

Application à la relation Homme-Femme

Dans le contexte historique actuel, il semble que tout peut devenir une relation ou un rapport économique et que la valeur d'un être se mesure à l'avoir. Mais ce qui devient renversant aussi dans ce contexte, c'est que l'avoir ne s'est pas limité à l'objet extérieur produit, consommé, à l'objet de la nature, mais que l'homme a hiérarchisé ses relations et ses rapports aux objets pour parvenir enfin à une hiérarchisation de ses rapports ou relations avec d'autres êtres humains. Ce qui signifie que l'être humain est arrivé à réduire l'autre être humain à une relation d'objet plutôt qu'à une relation de sujet à sujet. L'autre être humain devient donc ainsi dans un rapport avec l'homme comme sous le modèle précédent. Le sujet, l'homme, qui ressent des besoins et qui pour ce faire utilise l'autre comme bien, agit pour que l'autre être humain devienne objet de satisfaction. On peut voir de multiples phénomènes sociaux comme traduisant ce modèle: par exemple, l'esclavage, le ra-

cisme, le colonialisme, le sexisme. Dans cet article, nous analyserons ce problème sous l'angle du sexisme, c'est-à-dire dans le rapport ou la relation Homme-Femme, et nous verrons comment la femme a été réduite à devenir objet de relation plutôt que sujet de relation, traduisant ainsi un rapport économique entre l'homme et la femme. Mais comme pour le phénomène de la relation de l'homme avec la nature, il semble que la relation de l'homme avec la femme amène un renversement du mouvement et que, comme la nature, la femme tente de réagir afin de se poser comme sujet. Elle tente ainsi de transformer la relation linéaire, utilitaire de l'homme avec elle en inter-relation ou inter-action afin que le mouvement de retour de l'un des termes soit enfin possible, reconnu, considéré, posé, afin que ce second terme de la relation devienne aussi premier que le premier et que l'on parle enfin d'égalité et de liberté, que l'on parle d'interaction de deux sujets en relation avec le monde humain et la nature. Car "la liberté de l'homme se situe au coeur de la dialectique de l'être et de l'avoir" (3) et nous ne pourrions la nommer comme qualité humaine seulement lorsque l'homme et la femme auront droit de vivre cette dialectique de l'être et de l'avoir plutôt que d'être réduits et figés à l'un ou l'autre de ces termes. Et ce, dans le projet humanitaire qui est de traduire l'inter-relation de tous ces éléments:

"Donc le travail n'est pas seulement le médiateur de l'humanisation de la nature en vue d'achever la naturalisation de l'homme mais il apparaît comme une condition de possibilité de l'humanisation de l'homme." (4)

*

* * *

NATURE DE LA RELATION ECONOMIQUE ou
PARAMETRES D'ANALYSE DE CETTE RELATION

Nous prenons comme point de départ des concepts ou des notions essentiels pour la compréhension du phénomène de l'activité économique et des valeurs économiques pour ultérieurement voir son application dans la relation de l'homme à la femme et dans la détermination de cette relation comme rapport économique dont la femme est l'objet en tant que valeur économique posée.

Les concepts-clef inhérents à toute activité économique sont les notions de ; valeur, valeur d'usage (utilité) ainsi que valeur d'échange (prix).

Concept de valeur

La valeur est le concept prééminent de l'activité économique puisque c'est à partir de lui qu'on détermine la qualité et la quantité de l'avoir pour se poser comme sujet, comme être. La notion de valeur est le degré de qualité qu'on attribue à l'objet dans sa capacité de satisfaire le besoin de l'homme.

La valeur subjective que l'on donne à l'objet, c'est-à-dire la qualité de répondre subjectivement au désir du sujet est appelée la valeur d'usage de l'objet, ce qui lui confère son degré d'utilité attribué par le sujet pour satisfaire son besoin. Elle traduit la relation de l'homme à la nature.

La valeur objective qu'on attribue à l'objet implique la valeur subjective ci-haut décrite et est la qua-

lité qu'on donne objectivement à l'objet de satisfaire les besoins des hommes. Elle traduit la relation de l'homme à la nature à travers sa relation aux autres hommes puisqu'elle est la valeur d'échange et qu'elle entraîne le commerce entre les hommes.

Les valeurs économiques sont le propre de l'activité économique qui hiérarchise les objets en fonction de leur susceptibilité à satisfaire les besoins de l'homme. Elles se caractérisent par le fait qu'elles peuvent être utilisées, produites, possédées et transférées. Et nous verrons comment ces aspects ou caractéristiques se manifestent ou apparaissent à l'intérieur des notions ou concepts-clef de valeur d'usage et de valeur d'échange.

Concept d'utilité ou de valeur d'usage

Cette notion traduit l'aptitude que les hommes reconnaissent à un objet de satisfaire leurs besoins. La valeur d'un objet réside dans son utilité à satisfaire un besoin, ce qui entraîne chez l'homme dans son action l'usage de cet objet pour rendre la satisfaction effective. L'utilité d'un objet implique donc la valeur d'usage qui vient du cas que l'homme fait de cet objet. Cette valeur d'usage de l'objet révèle la relation de cet objet avec un besoin, un désir qui tend vers la possession et la jouissance de cet objet. De la valeur d'usage découle donc la notion de propriété privée en tant que jouissance prolongée dans le temps. Elle manifeste une rupture d'indifférence du sujet face à l'objet, la désirabilité de cet objet par le sujet et par le fait même la subjectivité de la valeur qui est accordée à l'objet par le sujet. La valeur d'usage apparaît donc appartenir davantage du côté du sujet et elle a un coefficient indéterminé: on ne peut lui mettre de prix. Mais une valeur d'usage peut tendre vers une valeur d'échange, c'est-à-dire que l'objet peut tendre vers une évaluation fixe de son utilité.

A l'intérieur de ce concept d'utilité, nous touchons aux notions de valeur d'usage, de propriété privée, de consommation subordonnée à la production et par le fait même, nous abordons trois aspects des valeurs économiques:

- que l'objet valorisé économiquement peut être utilisé;
- que l'objet valorisé économiquement peut être produit;
- que l'objet valorisé économiquement peut être possédé.

Concept de prix ou de valeur d'échange

Cette notion traduit la médiation entre des biens par le moyen de l'argent. Elle exige pour sa réalisation les deux autres concepts de valeur et de valeur d'usage. Le prix est la concrétisation, la manifestation, la réalisation de la valeur d'échange, c'est-à-dire qu'il manifeste la correspondance, l'équivalence entre un Bien et un autre Bien. Mais dans l'évolution historique, il y a passage d'échange immédiat de biens à la médiation par la monnaie. Le prix manifeste de la valeur reconnue à un bien:

"La valeur d'échange apparaît ainsi à Lavelle comme un signe de la valeur véritable, comme une valeur dérivée puisqu'elle n'a de sens qu'en fonction d'une possibilité d'usage." (5)

Le coefficient de la valeur d'échange apparaît fixe. C'est le signe de la valeur d'usage qui est du côté de l'objet, c'est-à-dire qui n'implique pas la variabilité due à la subjectivité du sujet. La valeur d'échange est liée à la valeur d'usage, c'est-à-dire qu'un objet est valorisé dans un échange en autant qu'il est utile. Et de ce fait nous abordons un aspect des valeurs économiques, c'est-à-dire qu'un objet valorisé économiquement peut être transféré, peut devenir objet de commerce. Ceci crée une inter-

dépendance entre les hommes où l'égalité des marchandises échangées crée une égalité entre ceux qui les échangent.

APPLICATION DE LA RELATION ECONOMIQUE A
LA RELATION HOMME-FEMME

La femme comme objet de la relation économique
et comme valeur économique

Après avoir considéré les paramètres d'analyse de l'activité économique en posant ce type d'activité comme caractéristique de l'action de l'homme pour sa subsistance en utilisant les objets et les biens de la nature, nous voulons considérer le mouvement qui a entraîné l'homme-sujet à considérer l'autre être humain et en particulier la femme comme objet de sa relation et ce, sous la modalité économique. En devenant objet de la relation économique, la femme est évaluée, valorisée; elle devient valeur économique soit valeur d'usage, soit valeur d'échange suivant le déroulement historique et le phénomène social. Ceci signifie qu'en tant qu'objet, elle porte les caractéristiques des valeurs économiques, c'est-à-dire qu'elle peut être utilisée, produite, possédée ou transférée. Mais comment la femme en est-elle venue à ce statut d'objet de la relation économique que l'homme entretient avec elle ? Le point de départ de l'étude de plusieurs auteurs est la perception d'une différence de comportement entre les hommes et les femmes. Ces différences de comportement apparaissent influencées par la combinaison de facteurs héréditaires, de l'apprentissage et de la culture car l'être humain apparaît comme le produit de sa biologie, de son environnement physique et social. Les différences de comportement perçues du point de vue social, dimension humaine où s'exerce l'activité économique, traduisent dans le type de relation établi entre l'homme et la femme, une infériorité de la femme face à l'homme. Ceci se traduit par la réduction de la femme à l'état d'objet puisqu'elle

est présentée dans les valeurs sociales et culturelles comme une propriété privée, un objet de jouissance et de satisfaction sexuelle, comme une valeur d'usage en terme de reproduction et d'entretien quotidien.

Les anthropologues cherchent dans les conditions historiques et pré-historiques, les causes de cette infériorité sociale des femmes par rapport aux hommes.

Hypothèse de travail anthropologique sur l'infériorité sociale des femmes

Pour Chantal Kirsch, l'homme se distingue de l'animal par sa production sociale fondée sur le travail collectif dans le but de pourvoir à la subsistance de chaque être dans la nature. Ceci traduit donc l'interrelation des hommes entre eux. Dans ce travail collectif, chez les premiers hommes, on remarque une division du travail où les hommes vont à la chasse de gros gibiers et les femmes à la cueillette. La cause de cette division sexuelle du travail est due à la moins grande mobilité des femmes liée à leurs responsabilités domestiques (soin des enfants). Ceci semble toucher une division du travail qui a rapport à l'aspect biologique. Mais au cours de l'évolution, la chasse est devenue une activité de plus en plus spécialisée et les forces productives ont atteint un plus haut niveau de développement jusqu'à parvenir ultérieurement à la fabrication des armes et des outils industriels. Ceci a entraîné pour la femme un allongement de la période de croissance chez sa progéniture à cause de la complexification de l'apprentissage.

L'infériorisation sociale des femmes semble être liée à la réaction des hommes face au plus grand pouvoir naturel, biologique de celles-ci. En effet, les femmes avaient une possibilité de contrôle sur la force de travail

potentiel et effective de leur enfants (reproduction). D'un autre côté, les hommes avaient un manque de contrôle sur la force de travail (reproduction) et avaient aussi une production faible par l'irrégularité du produit de la chasse.

La reproduction biologique de la force du travail par la femme est un aspect de sa réalité qui perdure dans l'histoire car elle apparaît comme l'une de ses tâches essentielles dans la société. Cette caractéristique biologique de la femme apparaît reconnue, valorisée comme telle par la société et la culture. La reproduction de la force du travail du point de vue biologique implique donc chez la femme;

- "- la reproduction à long terme: reproduction et constitution de la force physique des enfants (croissance).
- la reproduction à court terme: la reconstitution au jour le jour de la force physique qui implique la nourriture, le logement, le sommeil." (6)

Mais il semble que ce soit cette force ou ce pouvoir naturel que la société ait renversé en réduisant la femme à l'espace domestique où ce pouvoir s'exerce et en favorisant les pouvoirs sociaux où l'homme prédomine; industrialisation, perfectionnement des outils, commerce, échange. Les connotations différentes données à la chasse et à la cueillette ont fait que l'une des tâches (chasse) a été valorisée au détriment de l'autre (cueillette). De plus, l'homme en valorisant son activité au détriment de celle de la femme, a obtenu la responsabilité de la distribution de la nourriture, produit de sa chasse, ainsi que des biens à l'extérieur du groupe domestique. Il est donc davantage impliqué au niveau de la relation des hommes entre eux, au niveau du commerce et de la valeur d'échange des biens. Il acquiert ainsi une plus grande action

sociale, politique, économique et s'arroge le pouvoir à ces niveaux de développement de telle sorte que la femme demeure confinée à son espace domestique, conservant le produit de sa cueillette.

La femme devient ainsi identifiée à l'espace domestique, à la propriété de l'homme, au bien de la nature qu'il est possible d'échanger avec l'autre homme pour un bien équivalent. Elle est devenue valeur d'usage qui dans la complexification du phénomène social a pu se transformer à certains moments de l'histoire en valeur d'échange:

"Ce phénomène implique déjà que les femmes sont en état d'infériorité sociale car ce sont un bien dont on dispose plutôt que des individus qui disposent d'eux-mêmes." (7)

En initiant au niveau de l'activité économique la réalisation de la valeur d'échange, le commerce, les hommes se sont donnés le contrôle de la propriété privée et la femme faisant encore partie de ce monde a finalement été domestiquée, contrôlée par l'homme. Et par le fait même, l'homme parvient à un contrôle de la production et de la reproduction. Ceci réalise la nécessité pour l'homme de contrôler la femme pour parvenir à contrôler les enfants c'est-à-dire la force productive de la reproduction qui appartenait biologiquement à la femme et qui devient une appartenance sociale, économique de l'homme.

Malgré ce changement important, il semble que les femmes puissent "remplacer leur force de travail par celle qu'elles produisent elles-mêmes" (8). Et il semble que ce soit ce phénomène fondamental qui soit la cause du retournement social du pouvoir de la femme contre elle-même. Car ce phénomène traduit la centration de la femme sur l'enfant, sa

réalisation personnelle à travers la réalisation du sujet de sa reproduction. En faisant cela la femme se réduit à l'état de mère, à son rôle biologique, sexuel, délaissant du fait même tout le phénomène social impliqué dans les échanges inter-humains. Par sa plus grande implication en dehors de l'espace domestique, l'homme a acquis un plus grand pouvoir, un plus grand contrôle sur son espace environnant, sur la nature, sur le monde et par le fait même sur l'espace physique et social. En acquérant plus de pouvoir dans une plus grande ouverture au monde et aux hommes, l'homme faisait de l'espace domestique un élément de possession dans ce monde de même qu'il le faisait de la femme dans ses relations humaines. L'homme a ainsi établi des mécanismes de contrôle:

" - de la production:

- * par l'exploitation du travail; l'homme contrôle la chasse et les armes.
- * par la mainmise sur les produits de ce travail; Echange des produits et Répartition.

- de la reproduction sociale;

- * par l'imposition des grossesses et le droit sur les enfants.
- * par l'utilisation des femmes comme objets d'échange parmi les hommes." (9)

*
* * *

Répercussions actuelles de la relation économique Homme-Femme:

La société marchande actuelle poursuit cette division sexuelle du travail (cf. le texte Egalité et Indépendance du Conseil du Statut de la Femme où l'on voit que l'on trouve davantage d'hommes que de femmes dans les postes cadres de même que dans les emplois les plus rémunérateurs). De plus la femme demeure dans sa période de fécondité principalement mère. La majorité des femmes-mères demeurent au foyer c'est-à-dire dans l'espace domestique où elles prennent en charge la reproduction biologique de la force du travail (tel que défini précédemment dans le sens de reproduction à long terme et à court terme.). Mais en faisant cela, la femme dans la société marchande remplit davantage les caractéristiques d'une valeur d'usage car elle est utilisée et possédée comme bien pouvant pourvoir à une satisfaction (par exemple l'entretien de l'espace domestique). Mais en tant que valeur d'usage, elle reste en marge de la société marchande car:

" les indicateurs de production et de consommation n'incluent pas les femmes au foyer dans la population active et la production domestique dans le P.N.B. pour la simple raison que la non-rémunération d'un travail induit sa non-comptabilisation." (10)

Par ce phénomène, la femme est mise en marge du social et elle devient, pour avoir une image sociale, l'appropriation de l'homme, son mari, qui est reconnu par la société marchande. Ceci se comprend puisque:

" la sociologie et l'économie traditionnelle ont toujours subordonné la production des valeurs non-marchandes à la production des valeurs marchandes." (11)

Car ce sont ces dernières valeurs qui prédominent, qui prévalent dans une société économique où l'avoir prédomine l'être.

Un renversement de valeurs serait nécessaire pour que l'avoir devienne au service de l'être, afin que l'homme parvienne à une véritable liberté. Ceci impliquerait:

"au niveau de la législation interne, une révision de la politique salariale, du mode de calcul des impôts (etc...). Soit l'élaboration de mesures socio-économiques qui tiendraient moins compte d'une hiérarchisation du travail et des revenus axés sur le culte de la marchandise et le développement du capital que des droits de la personne et du rôle social qu'elle remplit au centre ou en marge de l'économie marchande. (12)

La femme semble avoir vécu dans son histoire un phénomène d'objectivation au fur et à mesure que la complexification des phénomènes humains s'est poursuivie (phénomènes sociaux, politiques, économiques). Dans son passage dans l'action vers l'objet de la femme, l'homme tend à faire perdre à l'objet son caractère propre au profit de lui: cette objectivation peut se voir comme une annihilation de l'objet (par exemple: la femme porte le nom de son mari). Mais ce phénomène entraîne son renversement comme on a pu le voir au sujet de la Nature dans le fait de la pollution par exemple. Il peut y avoir résistance de l'objet, limite à son appropriation à cause de la réalité même de l'objet, c'est-à-dire, dans ce cas-ci, à cause de la réalité humaine de la femme.

*

* *

Conclusion:

Nous avons parlé au début de notre exposé de la relation Homme-Nature qui manifeste l'activité économique. Nous avons ensuite pris conscience que nous ne pouvions parler d'activité économique sans parler de valeurs économiques dans le sens que l'objet de la nature est approprié par l'homme en autant qu'il est un bien susceptible de satisfaire son besoin. L'objet est évalué dans le sens de son utilité, ce qui entraîne une valeur d'usage de cet objet; et, consécutivement, il peut être échangé avec d'autres hommes, ce qui entraîne une valeur d'échange de cet objet.

Ce rapport peut être représenté par une autre équation car les valeurs économiques sont un coefficient par rapport à un donné, une chose, une réalité; " a^x " (" a " représentant l'objet, le bien et " x ", sa valeur attribuée par le sujet). Le travail, en assurant la subsistance de l'homme, apparaît comme un effort productif permettant la recherche active de biens propres à satisfaire ses besoins c'est-à-dire à consommer. Mais la surproduction entraîne une accumulation de biens et l'homme ne vaut plus par ce qu'il EST mais par ce qu'il A, par les biens accumulés, par le capital. Et dans ce phénomène apparaît la réduction d'un autre être comme objet. L'autre être humain est conçu au niveau d'un bien propre et ce, autant du point de vue qualitatif que quantitatif (par exemple, l'esclave et le nombre d'esclaves possédés).

Comme nous l'avons vu, ce phénomène s'applique à la femme qui devient le " a " de l'équation, l'objet avec un coefficient " x " de valeur, attribué par l'homme. Elle est propriété privée de l'homme, elle est appropriée par lui (par exemple en portant son nom), elle est objet de ses transactions économiques (par exemple, elle est déduite de son rapport d'impôt comme personne à charge, dépendante, plutôt

que de recevoir une reconnaissance sociale pour le travail social accompli.). Elle est en marge de la société marchande en tant que sujet tout en y étant réduite à l'état d'objet à travers l'homme intégré dans cette société.

Le coefficient du donné (objet ou femme) qui est signe de valeur économique pour l'homme semble se retourner contre son humanité et sa liberté car l'homme devient prisonnier de son mouvement dans le sens de l'avoir. Ce coefficient de son avoir semble devenir son propre coefficient dans le sens que le sujet lui-même n'a de sens que dans ses avoirs. L'homme en arrive à se réduire lui-même à l'état d'objet. Le sujet est réduit à sa dimension de valeur économique; cela devient la finalité de sa vie plutôt qu'un moyen de réalisation de son être. A ce niveau de la relation, nous pouvons davantage parler d'une fermeture de l'homme sur lui-même plutôt que d'une ouverture vers une progression.

La voie de l'ouverture semble rendue possible par la résistance de l'objet (nature ou femme) à sa réduction à une annihilation en l'homme. La réaction de l'objet amène l'homme à une remise en question car l'objet exige sa reconnaissance et son respect en tant que terme de la relation afin que se réalise une véritable inter-relation qui rend possible un processus dynamique d'ouverture entre l'homme et la nature ou l'homme et la femme. Nous pouvons représenter cette inter-relation par ce schéma:

$$H \longleftrightarrow N \quad \text{ou} \quad H \longleftrightarrow F$$

De cela, on peut dire que se poser comme sujet dans une relation entraîne une dualité à l'intérieur de soi et de l'autre en face duquel s'établit l'inter-relation; ce qui signifie: se percevoir à la fois comme sujet (expérience intérieure, subjective) et comme objet (expérience extérieure, objective) pour soi et pour l'autre. Mais ce n'est pas en niant un aspect de sa réalité, en le projetant sur l'autre (par exemple: objectivation de la femme) que l'homme se réalisera comme sujet. En ce sens la réaction actuelle

de la femme qui veut récupérer son humanité en récupérant sa nature de sujet (intèriorité) pour ne plus être réduite à l'état d'objet face à l'homme, amène l'homme à accepter qu'il peut être perçu comme objet de la relation par un sujet et à intégrer son humanité en ne vivant plus une toute-puissance au détriment de ses semblables.

*

* *

Michèle Caron
Etudiante
Département de Philosophie
Université de Montréal.
(novembre 1979).

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES:

- (1) RILKE, Rainer-Maria, Lettre à un jeune poète, Grasset, Paris, 1937. Page 82.
- (2) BLANCHARD, Yvon, Humanisme et Philosophie économique. (Leçon inaugurale) P.U.M., Montréal, 1968. Page 12.
- (3) Idem. page 6.
- (4) Idem, page 14
- (5) BLANCHARD, Yvon "Valeurs économiques et Liberté" Université de Montréal, page 42.
- (6) KIRSCH, Chantal, "Forces productives, rapports de production et origine des inégalités entre hommes et femmes" in: Anthropologies et sociétés, Vol. I no. 3 , 1977, p.38 (notes).
- (7) Idem, page 33.
- (8) ARCAND, Bernard, "Essai sur l'origine de l'inégalité entre les sexes" in: Anthropologies et sociétés, op. cit. page 7.
- (9) Idem, page 7.

- (10) MICHEL, Andrée, "La femme et la société marchande",
P.U.F., 1979.
Article paru dans "Le Devoir" par
Madeleine Ouellette-Michalska.

celle qu'on n'a
jamais fini d'interroger

"Je continuerai."

Léonard de Vinci

Malade, usé, le bras droit paralysé, celui que son époque considère; unique au jeu de luth — celui que Michel-Ange invective à Rome et que Raphaël âgé de vingt et un ans, stupéfait et émerveillé se met à imiter — s'éteint sans bruit près des bords de Loire au coeur du Jardin de France. Sur le fond de chaux des murs de sa chambre, un portrait de femme gelé dans une lumière obscure lui sourit. Ce n'est pas le mystérieux écran de fumée, ce sfumato, ce brouillard d'imaginaire pétrifié qui arrête son regard; ce n'est pas non plus cette vague symbolique de retrait, cet échange de force entre les numineux et les telluriques qui captive son attention. Ce n'est même pas la fixité hyaline ni le sourire de Mona Lisa; d'ailleurs le portrait de sa femme, il ne le livrera jamais à son commanditaire, le riche florentin Francesco del Giocondo. Il ne le livrera pas car il n'est pas achevé; parce qu'il ne sera jamais achevé

et qu'il le sait, plus que tout ce qu'il sait. Aussi, ce qu'il contemple est-il uniquement l'étonnement, source d'émerveillement, qui lui vient du mystère de cet inachèvement.

Celui qui n'a pas de science, mais dont le génie polytechnicien sut disséquer, éclater, puis dépasser en précurseur presque tous les savoirs de son temps, cet autodidacte illettré, *uomo senza lettere*, au génie sans égal, méconnu et souvent méprisé, ce saturnien stérile et malchanceux redécouvert au XIXe siècle, apprécié surtout du XXe, a-t-il en outre, sinon inventé, du moins pressenti: la femme ? J'entends par là la femme au sens non pas où nous l'entendons, mais bien celui où nous sommes en train de l'entendre. La question s'ouvre au regard neuf.

Entre les sourires soeurs de la Ste-Anne et du St-Jean Baptiste dont l'index frôle lui aussi la direction de l'espace à perte de temps, la Joconde, sur son mur blanc de chaux ne sourit plus tout à fait. Le regard de Léonard tremble. Devant lui prend forme quelque chose dont aucun être au monde qui l'entoure — et surtout pas la jeune femme de Francesco, ni même l'extraordinaire Isabelle d'Este — ne peut prétendre lui avoir fourni le modèle. Ses yeux vibrent d'une image absolument nouvelle et qu'il ne comprend pas, sinon, peut-être, comme le reflet d'une chimère intérieure éventrée, mais... est-ce là vraiment tout ? Quelle est donc la nature de la nature de cet être, femme, étrangement revêtu de sa plus extrême androgynie dont l'image vibre silencieusement ?

Mona Lisa s'est depuis longtemps estompée, et, avec elle et avant ou après leur réalisation, les Vierges majuscules de Raphaël, les Madones de Fra Angelico, les prudes Vénus de Botticelli, toutes celles qui précèdent et toutes celles qui suivront, jusqu'à l'ultime délire des pré-raphaélites et autres post baroques du XIXe siècle. Ce qui a

basculé, ce n'est ni la vierge, ni la vénus, ni la madone, ni la matrone, ce n'est que la représentation dogmatique de la femme vue à travers le prisme de cette représentation; ce qui s'efface, ce n'est qu'une représentation de la femme. Ce qui reste, ce qui se condense sur la petite plage de peuplier laqué lorsque Léonard, comme la mer, se retire, et ce qui s'y découvre chaque fois à son étonnement indéfiniment prolongé par le nôtre, c'est incroyablement, c'est simplement: une femme; rien d'autre.

Fille d'une époque et d'un lieu généralement tenus parmi les plus hauts en couleur de l'aventure humaine, où tout est profusion, munificence, raffinement, luxe et sensualité débridée, la Joconde ne porte pas de bijoux ni la moindre parure. Ses mains même, comme laissées à l'écart, et tout ce qui n'appartient pas au visage baigne dans l'ombre. Quant au soi-disant paysage soi-disant en retrait, il n'existe pas; ou précisément, il n'existe que comme le reflet de cette ombre. Léonard, à l'inverse de Picasso cet autre lion, aura passé son existence à chercher et non à trouver, et, à l'encontre du style de son temps — il est végétarien et manifeste, autant qu'il est permis d'en juger, une plus qu'indifférence à l'égard de la sexualité — n'aura été, en définitive, à aucun moment donné le peintre de Mona Lisa. Tout au plus, le portrait de la femme d'un de ses riches compatriotes aura-t-il été pour lui l'occasion peut-être d'atteindre, là plus qu'en tout autre chose, le dessein sous le dessin, le jaillissement sous l'esquisse, la forme piégée au miroir de sa patience, de quelque chose qui, n'existant pas encore dans son temps amorce irrésistiblement sa réalisation dans le nôtre: la femme.

Léonard, en cherchant à peindre plus qu'en peignant, a finalement abouti à capter puis à extraire, du miroir de sa contemplation du monde, le reflet étonnant, l'image inconnue de la première femme qui ne fut que femme.

Pleine, ronde, sexe, mère et matrice, lait, sang, fascination et nourriture pour elle-même, évoquant radieuse la force antérieurement immanente mais éternellement présente de la puissance gynécocratique, la Joconde crève le sourire né du désir de celui dont la mère fut la recherche inépuisable du sens de toutes choses.

Dans le silence et la lumière de la chambre aux murs blancs de chaux, Léonard de Vinci s'éteint ce 2 mai 1519. Devant lui, l'image enfin arrêtée de la première femme, qui n'est pas encore tout à fait au monde — le nôtre — lui sourit.

Déjà, sûre de cette image neuve, tout à la fois commence et continue l'histoire de celle qu'on n'a jamais fini d'interroger.

*

* *

Jacques-Bernard Roumanes
Etudiant
Département de Philosophie
Université de Montréal.

- "Mouvement masculin contre le sexisme"
par: Bernard La Rivière, p.139
- COLLOQUE: "Comment être révolutionnaire aujourd'hui?"
(le 24 avril 1981 au Cegep Edouard-Montpetit)
par: Pierre Bertrand, p.143

chroniques

MOUVEMENT MASCULIN CONTRE LE SEXISME.

Entre autres bienfaits du mouvement féministe, se sont formés des groupes d'hommes qui réfléchissent sur la condition masculine. Déjà des mouvements ont mené des actions pour dénoncer des attitudes et des gestes "masculins", plus précisément des gestes de (domination) mâle.

Le viol, du plus violent au plus doux, est la réalité la plus flagrante de la bêtise mâle, la pire distorsion de ce qu'est peut-être la masculinité. Pour le mouvement que le présent article va présenter, le viol a été le premier problème attaqué. Plusieurs études ont été publiées sur ce crime au cours des dernières années. La plus grande partie par des femmes.

Le colloque, organisé par le G.I.M.I. (Groupe d'Individus Masculins d'Intervention) sur le viol et réservé aux hommes, est à notre connaissance le premier événement du genre à se produire au Québec. Le 24 mai 1979, cent cin-

quante hommes ont échangé durant une journée et ont dénoncé d'une façon ou d'une autre cette agression, et ont cherché à définir la masculinité en dehors d'elle.

Suite à cette journée, où un texte de femmes (édité depuis chez *Raison de femmes*) sur le viol, la sexualité masculine et la phallocratie a été lu et fortement applaudi, une quarantaine de participants ont signé une demande de formation d'un mouvement d'hommes contre le viol et la violence.

Des signataires se sont réunis à plusieurs reprises. Ils ont presque terminé maintenant la rédaction d'une déclaration de principes et s'apprêtent à organiser d'autres actions contre le sexisme.

On ne peut que suggérer l'étude de cette déclaration de principes pour approfondir la philosophie de ce mouvement. Cela ne sera pas fait ici. Mais déjà nous pouvons en faire ressortir quelques aspects.

D'abord examinons les jugements voulant que cette entreprise se situe à l'intérieur d'une "guerre" des privilèges mâles. Sur la supposition d'une telle guerre, disons qu'il n'en a pas été question explicitement dans les discussions, sinon pour dire que le rapport homme-femme en est un d'oppression et de discrimination et que les hommes du groupe ne veulent aucune part du rôle et des privilèges des hommes dans cette oppression et ces divers gestes de discrimination. Il est clairement admis toutefois que nous avons tous à un moment ou l'autre été oppresseurs ou profiteurs. D'où la nécessité d'une réflexion sur la condition masculine. Non pas pour renforcer la position des hommes par rapport aux femmes dans notre société, - comme sûrement certains hommes le font - , mais pour nous libérer de nos

aliénations sexuelles et rendre possibles des rapports d'égalité sexuelle. Cette dernière notion étant à définir à la lumière de cette autre notion qu'est la différence sexuelle.

Justement là, nous pouvons nous attendre à beaucoup d'éclaircissements sur l'égalité, et surtout peut-être sur la différence, dans les textes sur les rapports entre femmes et philosophie (cette dernière étant une institution historiquement masculine). Je ne connais pas encore les textes qui paraîtront dans *Phi Zéro* sur cette question, et, sauf le contact avec quelques philosophes québécoises, je connais peu ce qui a été dit là-dessus. Mais déjà les écrits de Chantal St-Jarre, entre autres (1), fournissent une amorce pour l'étude de ce rapport. Peut-être peut-on, comme Luce Irigaray, prétendre une différence jusque dans la raison féminine, mais probablement que la différence entre une vie quotidienne de femme et une vie quotidienne d'homme produit une part plus importante de pensée différente.

Pour ma part, je ne peux que dire que mes classiques en philosophie ont été des hommes et que c'est peut-être pourquoi, malgré les nombreux écrits de femmes, je ne parviens pas à dire quoi que ce soit qui vaille de ce rapport. Les femmes qui, pour la même raison, connaissent beaucoup mieux l'écriture de l'autre sexe sont mieux à même de parler de cette différence.

De la part des hommes, plusieurs conceptions de cette différence ont été énoncées, et jusqu'à l'absence d'âme. Il semble que ce n'est qu'au XIXe siècle que l'asservissement des femmes soit mentionné (John Stuart Mill) autrement que pour être justifié.

Je crois que cette différence est constituée

surtout de quelque chose en plus de part et d'autre, et par conséquent de quelque chose en moins. Il est facile de parler de complémentarité dans ce contexte. Trop facile. Ce qui est en plus n'est pas nécessairement ce qui est en moins. Il s'agirait donc plus d'une addition. Ce qui est en moins s'additionnant comme manque. La souffrance se mathématise-t-elle ? Oui ou non ... on est femme ou homme !

*
* *

Bernard La Rivière
Etudiant 3ème Cycle
Philosophie
Université de Montréal
(octobre 1980).

*
* *

NOTE

(1) Cf. Phi Zéro, vol. 8, no. 1, "Index 73-79", pp. 100-118.

COLLOQUE: "COMMENT ETRE REVOLUTIONNAIRE AUJOURD'HUI?"

Un Colloque se tiendra le 24 avril prochain, à partir de 10:00 heures A.M., au local C-30 du Collège Edouard-Montpetit, 945 Chemin de Chambly, Longueuil.

Il portera sur le thème "Comment être révolutionnaire aujourd'hui?". On trouvera dans le texte ci-dessous une amorce de réflexion portant sur le thème choisi, et qui indique en même temps l'esprit de la question. Tous sont invités à présenter une communication. Celle-ci peut prendre diverses formes, d'une durée variant de 5 à 30 minutes. On le verra à la lecture du texte ci-dessous, ce Colloque ne s'adresse pas principalement aux "professionnels" de la révolution, encore que ceux-ci peuvent également y trouver une place. Ce Colloque s'adresse à quiconque, professeurs, étudiants, artistes, artisans, hommes de science ou simples citoyens que la question soulevée concerne. Ceux intéressés à présenter une communication sont priés de communiquer avec Pierre Bertrand, 674-8561 (si absent, laisser le message à 679-2630, poste 169).

Comment être révolutionnaire aujourd'hui?

Qu'est-ce qu'être révolutionnaire aujourd'hui?

A cet égard, nous avons perdu quelques illusions. Qui prétendra encore qu'un homme d'appareil, que cet appareil soit marxiste-léniniste ou maofiste, soit révolutionnaire? Jadis, les jeunes croyaient à la révolution, puis ils ont été amèrement déçus par les révolutions qui ont effectivement eu lieu, déçus par ceux qui prétendaient être les porteurs de cette révolution, à savoir les différents partis et groupes marxistes de toute obédience à travers le monde. Ce qui fait qu'on a été laissé les mains vides, sans autre espoir peut-être que celui de réussir à survivre et à avoir du bon temps au jour le jour. Est-ce à dire que la révolution n'a plus aucun sens aujourd'hui, aucune place ?

Mais qu'est-ce qu'être révolutionnaire ? Il n'y a pas de modèle révolutionnaire, il n'y a pas quelque chose qui serait révolutionnaire et quelque chose d'autre qui ne le serait pas. Cela dépend des circonstances, des forces en présence, du moment, de la conjoncture. Ce qui est révolutionnaire un jour peut être réactionnaire le lendemain. Les choses ne sont jamais assurées d'avance, on ne peut même jamais savoir dans quelle exacte mesure on est révolutionnaire

ou réactionnaire. Seuls les naïfs pensent le savoir. Mais les naïfs se trompent très souvent.

Est-ce qu'une oeuvre artistique, un oeuvre scientifique, un livre, une musique, etc., peuvent être révolutionnaires ? La révolution ne passe-t-elle pas nécessairement par là ? En quoi un individu tout à fait singulier, anormal, déviant, fou, ou au contraire supérieur, solitaire, trop sain, tels Beckett, Artaud, Kafka, Spinoza, Krischnamurti, Nietzsche, Miller, Lawrence, Woolf, etc., sont incomparablement plus révolutionnaires que ceux qui s'adressent au peuple sur toutes les places publiques du monde ? Comment, paradoxalement, le solitaire peut-il être plus révolutionnaire que l'homme public, l'homme d'Etat ou même le militant ? Le solitaire s'adresse à tous mais peu l'écoutent, l'entendent, sont intéressés à écouter ce qu'il dit.

Nous vivons dans une situation étioyée, dispersée, éclatée, où chacun est isolé dans son coin. Est-ce à dire que toute révolution a été mise au rancart ? Car peut-être que chacun, dans son coin, d'une manière aussi obscure soit-elle, fait une révolution ? Une révolution qui, quelque part, peut passer dans une oeuvre, mais qui, en elle-même, concerne la vie, emporte la vie, met la vie en jeu, fait de la vie le véritable enjeu.

Si quelque part, la révolution concerne les structures de la société, l'Etat, l'appareil militaire, etc., elle concerne aussi des choses aussi microscopiques que la perception, la pensée, la joie, la tristesse, la dépression, l'amitié, l'amour, etc. La révolution est un vent de folie, un mouvement, une percée, une ligne de fuite, sans qu'on sache d'avance ce que ça peut donner, car ça peut donner de terribles résultats. Il y a un risque, un aveuglement, une ignorance, un tâtonnement dans le noir.

Peut-être que la révolution est un mauvais concept, encore empreint de morale, de choses à faire, qu'on devrait faire, peut-être y a-t-il toute une conception encore chrétienne du Bien qui se camoufle dans le concept de révolution ? Ou peut-être aussi que la révolution est un état de fait, quelque chose qui passe hors du système social, qui crée une nouvelle vie, un nouveau chant de vie, un nouveau rapport au cosmos ? Ce qui fait qu'on ne deviendrait pas révolutionnaire par volonté, ou parce que ce serait la chose à faire, mais que nous le serions parce que nous y serions amenés malgré nous, que la vie nous y amènerait ?

Peut-être que cela n'a aucune importance de savoir ce qui est révolutionnaire et ce qui ne l'est pas, car de toute façon ce n'est pas facile de dire ce qui l'est et ce qui ne l'est pas. Peut-être est-ce là une étiquette inutile, dont on peut se passer, d'autant plus qu'étant donné ses connotations, elle ne peut que créer une certaine paranoïa ?

Mais on a beau nuancer, subtiliser, tout n'est pas égal. Tout peut se retourner, se transformer, s'inverser, changer, mais tout n'est pas égal. On peut être incapable d'évaluer tel ou tel acte, mais tout n'est pas égal. Sommes-nous à l'intérieur d'un processus d'embourgeoisement du corps et de la pensée, un processus de résignation, d'abdication, de mise au pas, ou est-ce que cet embourgeoisement n'est qu'un masque pour toute autre chose ? Car ce qui est révolutionnaire n'est pas quelque chose de voyant, de clinquant, d'exhibé, d'excentrique, mais au contraire de camouflé, qui passe inaperçu à force de transparence, qui passe nécessairement par un devenir-tout-le-monde et un devenir-imperceptible. En quoi la révolution est faite de toutes sortes de devenirs, devenir-animal, devenir-enfant, devenir-femme, devenir-fou, et passe forcément par des créations très singulières qui, dans leur singularité même, concernent tout le monde.

Par ailleurs, la solitude, si elle est nécessaire et féconde, a peut-être des limites. La solitude doit s'allier avec des connexions, car ce qu'il y a de créateur en elle, risque toujours de se renverser en isolement stérile. De quelle façon établir ces connexions, créer cette atmosphère, donner naissance à cette folie, créer le mouvement ?

*

* *

Pierre Bertrand
Collège Edouard-Montpetit.

bibliographies

Pour terminer ce numéro spécial, les lecteurs/lectrices trouveront, dans les pages qui suivent, deux (2) bibliographies concernant la problématique féminine. Elles ne se prétendent toutefois pas exhaustives et seraient à compléter.

La bibliographie I consiste en un relevé d'ouvrages, de revues, d'articles depuis Platon (passant par Freud) jusqu'à nos jours (Louise Marcil-Lacoste).

La bibliographie II, plus courte, est un relevé des parutions les plus récentes sur le sujet.

Nous remercions Chantal Saint-Jarre pour ce travail ainsi que d'en avoir autorisé la publication dans PHI ZÉRO.

Le Comité de Direction.

BIBLIOGRAPHIE I

I- LIVRES

- Platon, Le Banquet, Gallimard.
- Abélard, P., L'Histoire de mes malheurs.
- Abélard et Héloïse, Correspondance, trad. du latin par Octave Gréard, A. Colin, 1951.
- Fénelon, Traité de l'éducation des filles.
- Rousseau, J.J., Julie ou la nouvelle Héloïse, Garnier-Flammarion.
- Rousseau, J.J., Emile ou de l'éducation, Bordas, (Cf. livre cinquième Sophie ou la femme, p. 159-183).
- Diderot, La religieuse, 10/18.
- Kant, E., Anthropologie du point de vue pragmatique, Vrin (cf. Le caractère du sexe, p. 148-153).
- Kierkegaard, S., Journal du séducteur, Gallimard.
- Mill, J.S., l'asservissement des femmes, Payot.
- Fourier, C., "Théorie des quatre mouvements", in Oeuvres complètes, Paris.
- Marx et Engels, Le manifeste du parti communiste, 10/18.
- Engels, F., L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'Etat, Ed. du Progrès.
- Bebel, A., La femme et le socialisme, Volkdruckery.
- Lénine, L'émancipation de la femme, Ed. du Progrès.
- Reich, W., La révolution sexuelle, 10/18.
- Freud, S., Trois essais sur la théorie de la sexualité, Gallimard.
- Freud, S., La vie sexuelle, P.U.F. (cf. Le tabou de la virginité, p. 66-80; Sur la sexualité féminine, p. 139-155; Quelques considérations (...) p. 123-132).
- Freud, S., Nouvelles conférences sur la psychanalyse, Gallimard, (cf. Cinquième conférence: la féminité, p. 147-178).

- Freud et Breuer, Études sur l'hystérie, P.U.F.
- De Beauvoir, S., Le deuxième sexe, Gallimard.
- Albistur et Armogathe, Histoire du féminisme français, tome I, Ed. des femmes (cf. Une théorie dans l'action: Le féminisme de Condorcet, p. 308-326).
- Albistur et Armogathe, Le grief des femmes, anthologie des textes féministes du Moyen-Âge à 1848. (Cf. Poullain de la Barre, p. 84-98).
- Macciocchi, M.A., Éléments pour une analyse du fascisme, (Cf. Les femmes et la traversée du fascisme, p. 128-178).
- Weil, S., L'enracinement, Gallimard.
- Macciocchi, M.A., Les femmes et leurs maîtres, Ed. C. Bourgeois, (Cf. notamment Sept thèses sur la sexualité féminine dans l'idéologie fasciste, p. 65-94).
- Quelques thèmes autour du marxisme et du féminisme, p. 387-441.
- Lévi-Strauss, C., Les structures élémentaires de la parenté, Mouton.
- Lacan, J., Le séminaire livre XX Encore, Seuil (Cf. Dieu et la jouissance de femme, p. 61-72).
- Irigaray, L., Speculum de l'autre femme, Minuit.
- Irigaray, L., Ce sexe qui n'en est pas un, Minuit.
- Derrida, J., "La question du style", in Nietzsche aujourd'hui, Tome I, 10/18.
- Collectif, Des écrits jolis comme elles, Ed. Tierce, 1978.
- Nelli, R., L'érotique des troubadours, 2 tomes, 10/18.
- Institoris et Sprenger, Le marteau des sorcières, Plon.
- En coll., Aspects de la marginalité au Moyen-Âge, L'Aurore. (Cf. Goulet, J., Un portrait des sorcières au XVe siècle, p. 129-141).
- En coll., L'érotisme au Moyen-Âge, L'Aurore.
- Marcil-Lacoste, L., "The consistency of Hume's position concerning women", in Dialogue, vol. XV, #3, sept. 1976.
- Paquet, Mgr, L.A., "Le féminisme", in Études et appréciations, nouveaux mélanges canadiens, Québec, 1919.
- Laing et Esterson, L'équilibre mental, la folie et la famille, Maspero.

Mahowald, M.B., Philosophy of Woman, Hackett, Co. 197.

Lilar, S., Le malentendu du deuxième sexe, P.U.F.

Gennari, R., Simone de Beauvoir, Ed. Universitaires.

II- REVUES

Le Doctrinal de Sapience, Cahiers d'enseignants de philosophie et d'histoire, Paris, (cf. les textes de Michèle Le Doeuff).

Cahiers de civilisation médiévale *2-3, avril-sept. 1971, (numéro sur La femme aux Xe-XIIIe siècles)

Les temps modernes, *358, mai 1976, Petites filles en éducation (cf. notamment Pour Emile et par Emile, Sophie ou l'invention du ménage, p. 1774-1829).

Magazine littéraire, *145, fév. 79, Simone de Beauvoir.

L'Arc *61, Simone de Beauvoir et la lutte des femmes.

Gnosis (revue de philosophie, Université Concordia), (cf., vol. 1 *2, Frishy, S., Woman and the will to power).

Dialectiques *8, Femmes.

L'Histoire (Paris).

Tel Quel *74, hiver 1977, Recherches féminines.

Impascience *2, 1975.

Bulletin de la société de philosophie du Québec (BSPQ).

Revue de l'enseignement de la philosophie au Québec.

Philosophiques.

Phi-Zéro.

BIBLIOGRAPHIE II

- AGACINSKI, Sylviane. Aperté, conceptions et morts de Søren Kierkegaard. Aubier-Flammarion.
- BERSIANIK, Louky. Le pique-nique sur l'Acropole. VLB Ed.
- CLEMENT, Catherine. "Homme et femme". In Philosopher, Fayard.
- En collectivité. L'idéologie de/dans la science. Seuil.
- En collectivité. Libération des femmes. Maspero.
- FRANCIS, Claude et GONTIER, Fernande. Les écrits de Simone de Beauvoir. (Biographie et bibliographie), Gallimard.
- GLUCKSMAN-BUCI, Christine. "Les femmes et la philosophie". In Etats généraux de la philosophie, Flammarion.
- GROULT, Benoîte. Le féminisme au masculin. Denoël/Gonthier.
- KOFMAN, Sarah. Aberrations, le devenir-femme d'Auguste Comte. Aubier-Flammarion.
- KRISTEVA, Julia. Des chinoises. Ed. des femmes.
- LEVY-LEBLOND, Jean-Marc, et JAUBERT, Alain. (Auto) critique de la science. Points.
- Liliane. "L'école des femmes et le discours des sciences de l'homme". In Les femmes s'entêtent, Gallimard.
- MILLETT, Kate. La politique du mâle.
- MITCHELL, Juliett. Psychanalyse et féminisme. 2 tomes, Ed. des Femmes.
- MONTRELAY, Michèle. L'ombre et le nom. Minuit.
- PLANTIER, Thérèse. Le discours du mâle. Ed. Anthropos.
- POWER, Eileen. Les femmes au Moyen-Age. Aubier.
- SALOME, Lou Andreas. Ma vie. P.U.F.
- VEDRINE, Hélène. "Les philosophes, les femmes et le droit à la vie". In Choisir de donner la vie, Gallimard.

LA PETITE REVUE DE PHILOSOPHIE

Périodique semestriel du Collège Edouard-Montpetit.
 Prix du numéro: \$2.50 Etudiants: \$2.00
 Abonnement institutionnel annuel : \$10.00
 Adresse de correspondance: Secrétariat général
 Collège Edouard-Montpetit
 945, Chemin de Chambly
 Longueuil, Québec
 J4H 3M6

SOMMAIRE

Vol. 2, no.1
 (automne 1980)

Liminaire	:	p.iii
Philippe Thiriart	:Les positions épistémologiques des collégiens en sciences humaines.	p.1
Louis Armantier	:Discours scientifique et néologie.	p.27
Reynold Clément	:La sagesse, un art non-duel.	p.45
Claude Gagnon	:L'amour conjugal contre l'amour scortatoire.	p.57
Pierre Bertrand	:Réflexions inactuelles.	p.95
Jacques G. Ruelland	:La controverse Habermas-Popper.	p.105
Roland Houde	:Sartre ici.	p.137

PHILOSOPHIQUES

Revue officielle de la Société de Philosophie du Québec.
Publication semestrielle.

Abonnement annuel: Institution: \$13.00 Etudiant: \$6.00
Individu : \$10.00 Le numéro: \$7.00

Les éditions Bellarmin, 8100 boul. St-Laurent, Mtl. H2P 2L9

Volume VII, numéro 2

Octobre 1980.

1. ARTICLES

- P. Gravel : Métaphore-Carthisis-Aufhebung.
G. Bouchard : Le recours à l'auditoire universel
implique-t-il une pétition de principe?
L. Giroux : La connaissance historique via l'inter-
liaison psychique: Wilhelm Dilthey.

2. QU'EST-CE QUI PROUVER SCIENTIFIQUEMENT? (Colloque tenu à l'U.Q.T.R., du 10 au 12 octobre 1979).

- C. Panaccio : Présentation
R. Nadeau : Problématique de la preuve en épistémo-
logie contemporaine.
N. Kaufmann : Les trois niveaux de la preuve dans les
sciences empirico-formelles.
C. Savary : Les sciences humaines et l'interprétation.
R. L. Hould et : Ethologie et cybernétique: leur approche à
M. -A. Provost la psychologie.

3. ETUDES CRITIQUES

- G. Bouchard : L'a.b.c. de la sémiologie. A propos de
*Silence, on parle: introduction à la
sémiotique*, par Jurgen Pesot.
L. Monette : D'une lecture coupable de tout ce qu'elle
laisse choir... A propos de *Freud et le
problème de la culpabilité*, par G. Charron-

4. BULLETIN

- L. Giroux : Le colloque sur "La philosophie de l'histoire
et la pratique historique aujourd'hui" tenu
à l'Université d'Ottawa du 18 au 20 avril '80.

Abonnement annuel	\$ 7,00
Abonnement de soutien	\$10,00
Institutions	\$15,00
Prix de ce numéro	\$ 3,50

phi zéro
revue d'études philosophiques